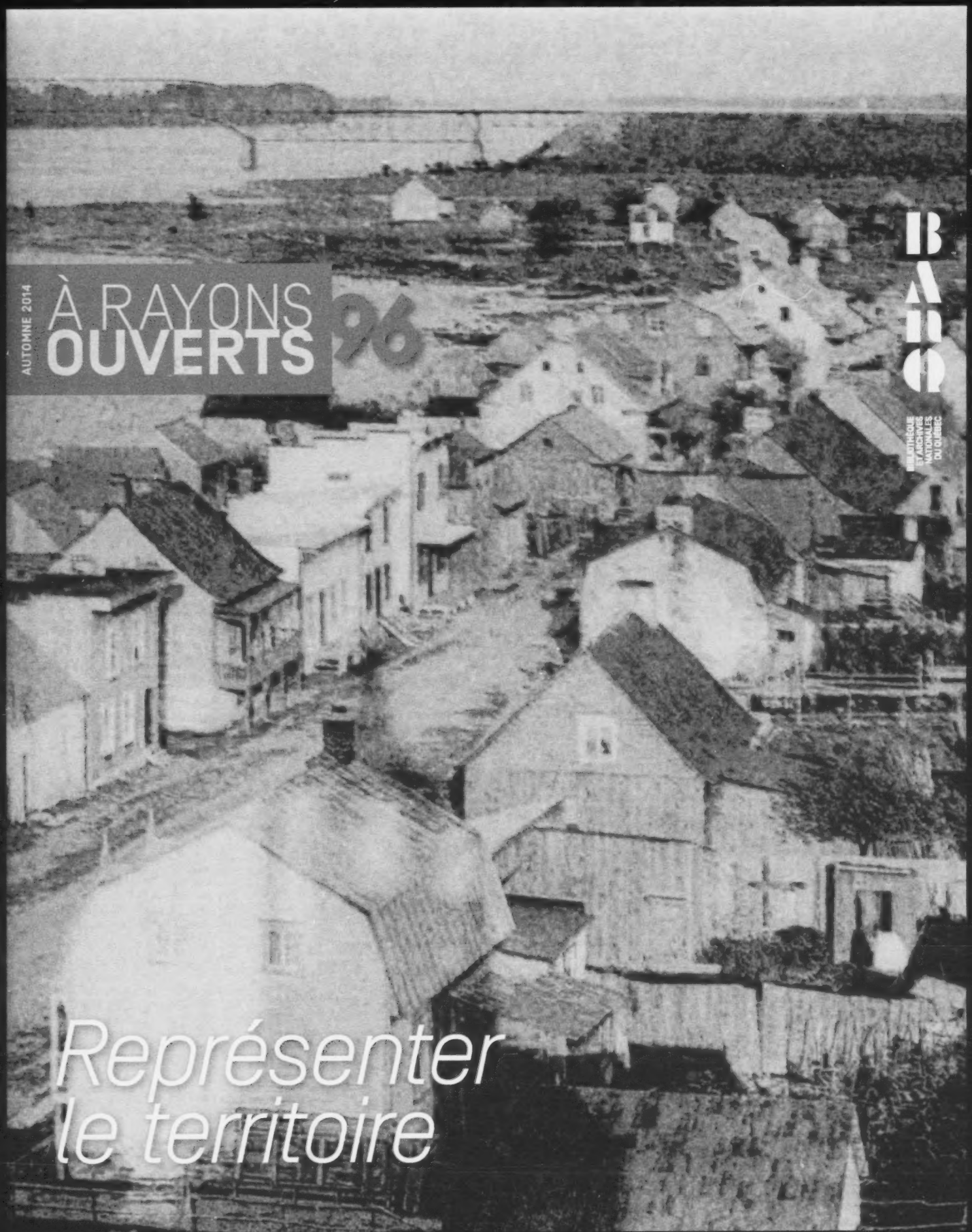


AUTOMNE 2014

À RAYONS OUVERTS 96

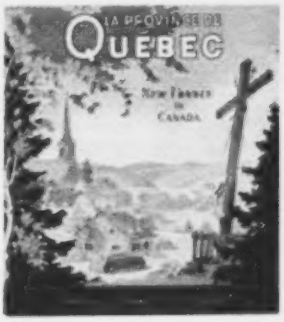
BAnQ
BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Représenter le territoire

À RAYONS ouverts

CHRONIQUES DE BIBLIOTHEQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUEBEC AUTOMNE 2014 N° 56

SOMMAIRE



3 MOT DE LA PRÉSIDENTE-DIRECTRICE GÉNÉRALE
Les possibles du territoire

DOSSIER

Représenter le territoire

4 La carte, le territoire et ses frontières

9 Un territoire à décrire
Survol du rôle de l'État depuis le début de la colonisation

10 La réforme du système cadastral québécois

13 La connaissance du territoire par l'image

15 Le Québec, un décor rêvé pour les touristes

18 Affiches, tourisme et territoire
Une alliance historique

20 Le terroir, la ville, l'Amérique
Les différents visages du territoire dans trois grands classiques de la littérature québécoise

LA VIE DE BAnQ

22 Improvisation mixte

23 Un don en provenance de la discothèque de Radio-Canada

24 Être de son temps

24 La référence (encore plus) virtuelle

25 Le retour en libre-service à la Grande Bibliothèque

25 *Qui êtes-vous?*

26 Des bourses de plus en plus connues

27 Des nouvelles de la Fondation de BAnQ

RUBRIQUES

28 D'art et de culture

29 Comptes rendus de lectures

30 Le cabinet des curiosités

31 Coup d'œil sur les acquisitions patrimoniales

En couverture : ***Montreal – Vue générale du village d'Indiens iroquois de Caughnawaga***, carte postale, Paris, Neurdein frères, 1908?. Détail.

RÉDACTRICE EN CHEF
Sophie Montreuil
ADJOINTE À LA RÉDACTION
Carole Melançon
SOUTIEN À LA RÉDACTION
Dany David
DIRECTION ARTISTIQUE
Jean Corbeil
CONCEPTION GRAPHIQUE
Jean-François Lejeune
RÉVISION LINGUISTIQUE
Linda Nantel et Nicole Raymond
PRODUCTION
Suzanne Dugas
PHOTOGRAPHIES
BAnQ : p. 24
Christian Blais : p. 27 (à gauche)
Karine Dufour : p. 25 (en bas)
Daniel Kieffer : p. 29
Cédric Lavenant : p. 25 (en haut), 27 (à droite)
Michel Legendre : p. 22 (en haut à gauche), 30, 31
Pierre Perrault : p. 20
Guy Rainville : p. 3
Yves Renaud : p. 28

Cette publication est réalisée par **Bibliothèque et Archives nationales du Québec** (BAnQ). Nous tenons à remercier les artistes ainsi que les entreprises et organismes qui ont bien voulu nous permettre de reproduire leurs œuvres et leurs documents.

La revue *À rayons ouverts – Chroniques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec* est publiée trois fois par année et distribuée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. On peut se la procurer ou s'y abonner en s'adressant par écrit à :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Direction des communications et des relations publiques
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4
ou par courriel à aro@banq.qc.ca.

On peut consulter *À rayons ouverts* sur notre portail Internet à banq.qc.ca.

Toute reproduction, même partielle, des illustrations ou des articles publiés dans ce numéro est strictement interdite sans l'autorisation écrite de BAnQ. Les demandes de reproduction ou de traduction doivent être acheminées à la rédaction.

NOTE SUR LES ILLUSTRATIONS

À moins d'avis contraire, les illustrations figurant dans *À rayons ouverts* sont tirées de documents issus des collections de BAnQ. Les légendes des documents d'archives de l'institution comportent la mention du centre où ils sont conservés et du fonds dont ils font partie afin de permettre de les retracer à l'aide de l'outil Pistard. Tous les autres documents de BAnQ présentés dans la revue peuvent être trouvés en consultant le catalogue Iris. Ces deux outils de recherche sont disponibles à banq.qc.ca.

Tous les efforts ont été faits par BAnQ pour retrouver les détenteurs de droits des documents reproduits dans ce numéro. Les personnes possédant d'autres renseignements à ce propos sont priées de communiquer avec la Direction des affaires juridiques de BAnQ.

Ce document est imprimé sur du papier fabriqué au Québec contenant 50 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié choix environnemental ainsi que FSC Mixte à partir d'énergie biogaz.

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal : 4e trimestre 2014
ISSN 0835-8672

Bibliothèque et Archives nationales Québec

par Christiane Barbe

Les possibles du territoire

C'est avec une grande fierté que je signe ce premier mot pour la revue *À rayons ouverts*. Œuvrant depuis maintenant près de trois mois au sein de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, je découvre encore avec beaucoup de plaisir la richesse de nos missions et la qualité du personnel qui les met en œuvre. Je suis heureuse d'aller aujourd'hui à la rencontre des lecteurs de notre revue, à qui j'ai l'honneur de présenter le premier de deux numéros conçus en écho à l'année Territoires.

Aux territoires culturels qui font l'objet de notre programmation culturelle se conjugue ici le territoire physique qui constitue le Québec. Les fonds d'archives et les collections patrimoniales de BAnQ contiennent nombre de documents qui décrivent ce territoire, qui le tracent, le découpent, l'illustrent, le racontent. Tous, à leur façon, en donnent *une représentation*, c'est-à-dire une image qui n'est jamais neutre. Ils véhiculent un message ou répondent à une visée déterminée. Bien sûr, plus on explore et découvre le territoire, plus on le décrit avec force détails et précision. Les rivières, les chaînes de montagnes et les ressources naturelles apparaissent sur les cartes géographiques, les frontières et les cadastres se fixent sur les plans, et les paysages, les villes et villages et les édifices prennent d'assaut les cartes postales, les guides touristiques et les affiches. Pourtant, tous ceux qui « prennent possession » du territoire au moyen d'une représentation documentaire, tous autant qu'ils sont – arpenteurs, explorateurs, cartographes, plus tard compagnies ferroviaires, promoteurs et publicitaires, sans oublier les romanciers –, sont habités par une intention. Avec le recul du temps et le regard des experts en matière, cette intention transparaît dans le tracé imprécis d'une ligne territoriale, dans le recours à des symboles passéistes ou dans une construction anachronique. C'est à une exploration des possibilités et des limites de la représentation du territoire que vous invitent les articles du dossier qui constitue le cœur de ce numéro.

Tous ceux qui « prennent possession » du territoire au moyen d'une représentation documentaire sont habités par une intention.

* * *

En écho à l'article de Ghislain Roussel, je tiens à remercier les dirigeants et les administrateurs de la Fondation de BAnQ pour les efforts déployés dans le cadre de la campagne de financement. Ces efforts ne cessent de porter fruit, comme en témoigne la certification reçue en juin dernier du Bureau de la normalisation du Québec. Les statistiques dont fait état Isabelle Crevier à propos du Programme de soutien à la recherche, financé par la Fondation, confirment par ailleurs l'utilité d'un financement de nature philanthropique pour une institution comme la nôtre.

Je profite de cette tribune pour témoigner ma plus profonde gratitude à nos donateurs, ceux qui contribuent à notre campagne de financement, mais aussi ceux qui nous aident à enrichir nos fonds et nos collections. Grâce à Radio-Canada et à la Ligne nationale d'improvisation, plus de 1000 microsillons québécois et plus de 3,5 mètres linéaires d'archives et de photos sont entrés récemment à BAnQ. Ils seront préservés dans des conditions qui assurent leur pérennité, mais c'est d'abord à la population québécoise que ces documents sont destinés : nous vous attendons en grand nombre, amateurs de musique et admirateurs de Robert Gravel ! ■

REPRÉSE
LE TÉRR

LA CARTE, LE TERRITOIRE ET SES FRONTIÈRES

NTER RITOIRE

par **Jean-François Palomino,** cartothécaire, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

Pour se figurer un territoire et tous ses recoins, quoi de plus commode que de faire appel aux cartes géographiques ? Avec une grammaire et un vocabulaire qui lui sont propres, la cartographie constitue une forme de langage incomparable pour se situer dans l'espace. Les cartes sont des alliées précieuses pour mieux connaître les terres qui nous entourent, pour s'y déplacer, mais aussi pour comprendre le monde de ceux qui nous ont précédés. C'est du moins le présupposé guidant les établissements qui possèdent des archives et des collections cartographiques. Pour sa part, BAnQ conserve dans ses réserves un gisement particulièrement riche en la matière. On y trouve bien sûr des cartes anciennes, comme celle de la Nouvelle-France préparée par Samuel de Champlain, mais aussi des cartes plus récentes publiées sous des formes que Champlain lui-même n'aurait jamais pu imaginer.

Dans un contexte colonial, ces documents ont été utiles pour faire état de découvertes géographiques, pour appuyer des décisions d'ordre géostratégique, pour favoriser les déplacements, pour faciliter la gestion du territoire et pour mieux en défendre les frontières. Outil de connaissance souvent précieux, la carte est aussi un objet symbolique qui témoigne du rapport de l'homme à l'espace ainsi que de sa volonté d'imposer un ordre et une autorité sur des espaces plus ou moins bien délimités.

L'actuel territoire québécois possède des frontières relativement bien définies (sauf celle du Labrador, qui demeure encore sujet de litige). Mais ces frontières n'ont pas toujours existé telles qu'on les connaît aujourd'hui. Elles ont une ▶

△ Illustration 1 – Nicolas Sanson, *Le Canada, ou Nouvelle France* [...], carte géographique, 38 x 53 cm, Paris, chez Pierre Mariette, 1656.

histoire mouvementée, qu'on peut lire en filigrane en parcourant les cartes qui nous sont parvenues.

LES FRONTIÈRES FLOUES DE LA NOUVELLE-FRANCE

Assez tôt, en Amérique, des frontières sont imposées par les cartographes. En 1656, le géographe du roi Nicolas Sanson trace des limites à la Nouvelle-France, certes incomplètes et imprécises, mais bel et bien présentes (ill. 1). La colonie est confinée entre deux chaînes de montagnes, au nord et au sud. Pour l'essentiel, les délimitations politiques se confondent ainsi avec les frontières naturelles (c'est à dire le bassin du fleuve Saint-Laurent), d'où cette propension chez le cartographe à marquer très fortement le relief, pourtant assez mal reconnu sur le terrain. À l'ouest, la description demeure ouverte et floue, Sanson laissant inachevés le lac Supérieur et le lac de Puans : l'expansion de la colonie est ainsi tout à fait possible, au plus profond de la *terra incognita*. Comment, de toute manière, délimiter précisément un territoire qu'on connaissait à peine ?

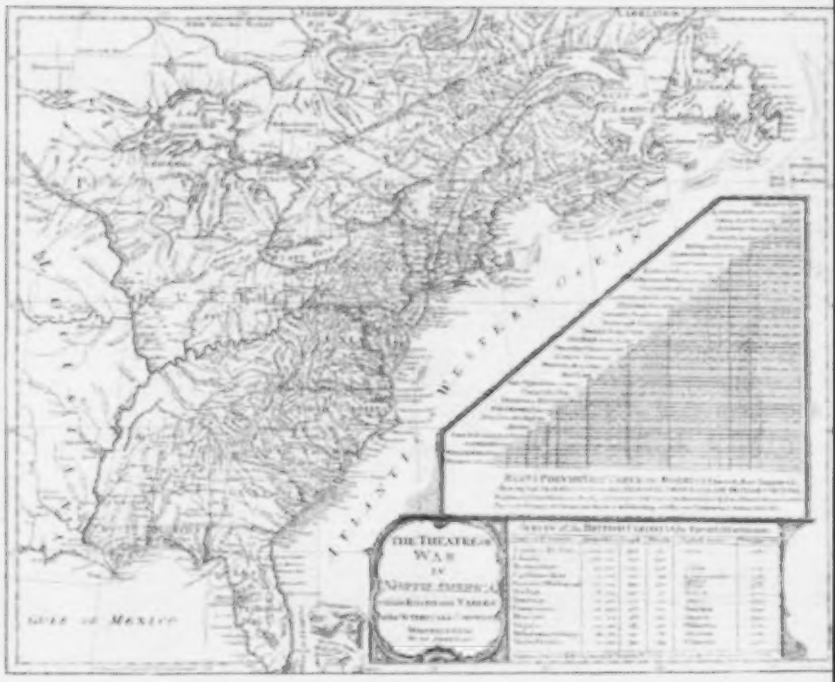
Ces frontières demeurent plus ou moins stables jusqu'à la signature du traité d'Utrecht (1713), qui ratifie la cession de l'Acadie à la Grande-Bretagne. Une clause du traité annonçait explicitement la nomination de commissaires pour régler la question des frontières. Mais ce fut en vain ; la clause n'a pas été respectée et les frontières sont demeurées imprécises, sans que personne ne s'en formalise véritablement. Les contentieux vont néanmoins resurgir plusieurs années plus tard, avec vigueur. Souvent instruments de propagande, les cartes des années 1750 portent des revendications territoriales qui annoncent les guerres coloniales. Les meilleurs cartographes de l'époque, français et anglais, n'avaient pas la même vision de l'Amérique et se disputaient ainsi sur les tables à dessin, que ce soit d'Anville et Bolton, ou bien Bellin et Mitchell. Au faîte de cette lutte, on fonde à Londres une « société anti-gallicane » qui publie des cartes (ill. 2) visant à démontrer que les Français empiètent un peu partout sur les territoires occupés par les Britanniques, notamment dans la vallée de l'Ohio.

◁ Illustration 2 – Society of Anti-Gallicans, *A New and Accurate Map of the English Empire in North America* [...], carte géographique, 41 x 51 cm, Londres, Wm Herbert & Robt. Sayer, 1755.

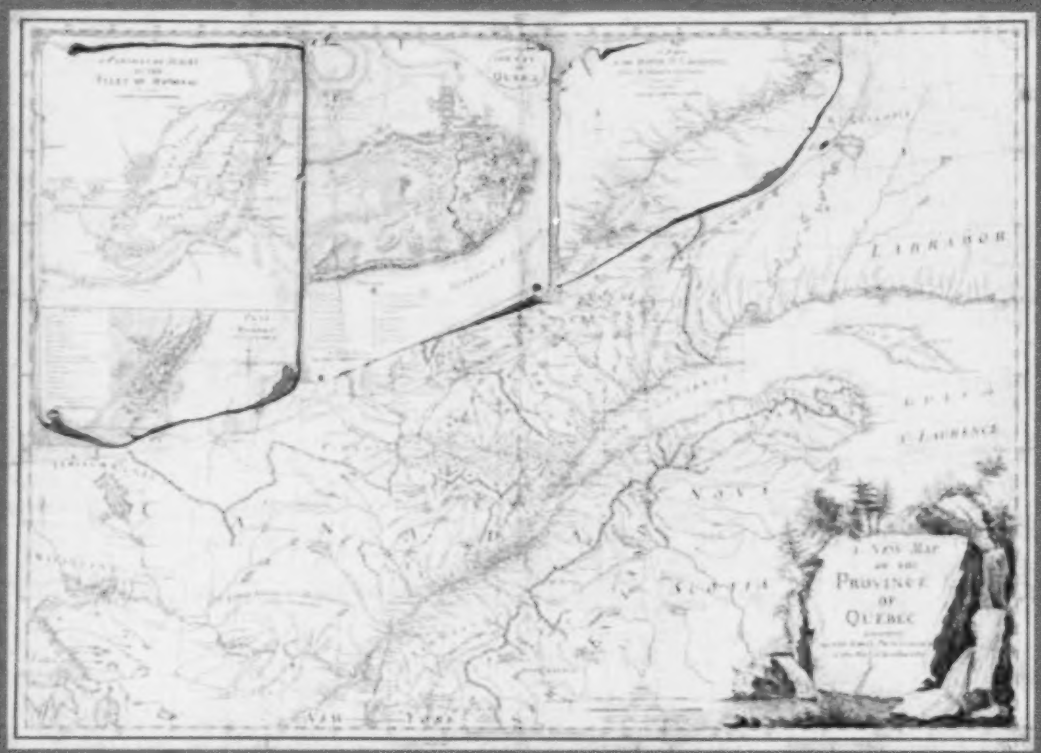
▽ Illustration 4 – Robert Sayer, *The Theatre of War in North America with the Roads and Tables*, carte géographique, 42 x 52 cm, Londres, Robt. Sayer et Jno. Bennet, 1776.

LES FRONTIÈRES D'UNE COLONIE BRITANNIQUE

Avec la fin de la guerre de Sept Ans, un chapitre se clôt et un nouveau territoire est créé au sein de l'empire britannique, la Province de Québec, successeur estropié de la Nouvelle-France, enfermé dans un quadrilatère restreint au Saint-Laurent moyen, de Gaspé à la rivière des Outaouais. Sous la pression des commerçants américains, les frontières politiques sont articulées de sorte que la vallée du Saint-Laurent soit coupée de son arrière-pays et de la traite des fourrures qui s'y pratique. Une carte préparée par Jonathan Carver (ill. 3) délimite assez clairement ces nouvelles frontières. Mais lorsqu'elle paraît en 1775 (pour la version manuscrite) et en 1776 (pour la version imprimée), cette carte n'est déjà plus d'actualité, les frontières ayant été revues par l'Acte de Québec promulgué l'année précédente par le Parlement britannique. Comme le montre la carte *The Theatre of War in North America* (ill. 4), les frontières sont repoussées dans toutes les directions, jusqu'au Mississippi, faisant du Québec une immense pro- ▶



Les meilleurs cartographes de l'époque, français et anglais, n'avaient pas la même vision de l'Amérique et se disputaient ainsi sur les tables à dessin.



▷ Illustration 3 – Jonathan Carver, *A New Map of the Province of Québec According to the Royal Proclamation of the Third of October 1763*, carte géographique manuscrite, 50 x 69 cm, s. l., s. d., 1775?.

vince, très proche dans ses limites de la défunte Nouvelle-France, au grand mécontentement des colons américains qui voient là une répudiation de leurs doléances. Peu de cartes montrent les nouvelles frontières, et pour cause : ces frontières sont en bonne partie responsables de la guerre de l'Indépendance américaine déclenchée peu après, en 1775.

La suite de l'histoire rappelle l'importance du Bureau de l'arpenteur général pour contrôler la description de la colonie (devenue Bas-Canada en 1791)[1]. Les cartes qu'on y produit tracent les limites des districts, des seigneuries et des cantons sur lesquels on ouvre de nouvelles terres, mais elles dessinent aussi la frontière avec les États-Unis (c'est-à-dire le 45e parallèle et la hauteur des terres à l'est de la rivière Connecticut), mais celle-ci ne sera pas véritablement fixée avant la signature du traité de Washington en 1842. Des loyalistes sont installés le long de la frontière pour freiner les ambitions américaines et de nombreuses cartes publiées dépeignent l'évolution des terres arpentées et cédées. Parmi les cartes dessinées pour consolider l'emprise du pouvoir britannique sur le territoire, on note la présence d'une œuvre monumentale de l'arpenteur en chef Joseph Bouchette publiée en 1815 et parmi les plus complètes et les plus détaillées de l'époque[2]. Elle permet d'avoir une idée relativement juste du développement de la colonie et c'est donc aujourd'hui une œuvre fort prisée des historiens.

Pour ajouter d'autres jalons à cette histoire incomplète, il vous suffit de consulter la collection numérique de cartes et plans de BAnQ à banq.qc.ca/cartes. Elle contient des centaines de cartes du Québec qui documentent l'évolution du territoire et de sa représentation. ■

1. Plusieurs des plans anciens en provenance du Bureau de l'arpenteur général du Québec se trouvent aujourd'hui à BAnQ Québec, dans le fonds E21 (voir *À rayons ouverts*, n° 85).

2. Joseph Bouchette, *This Topographical Map of the Province of Lower Canada*, Londres, W. Faden, 1815.

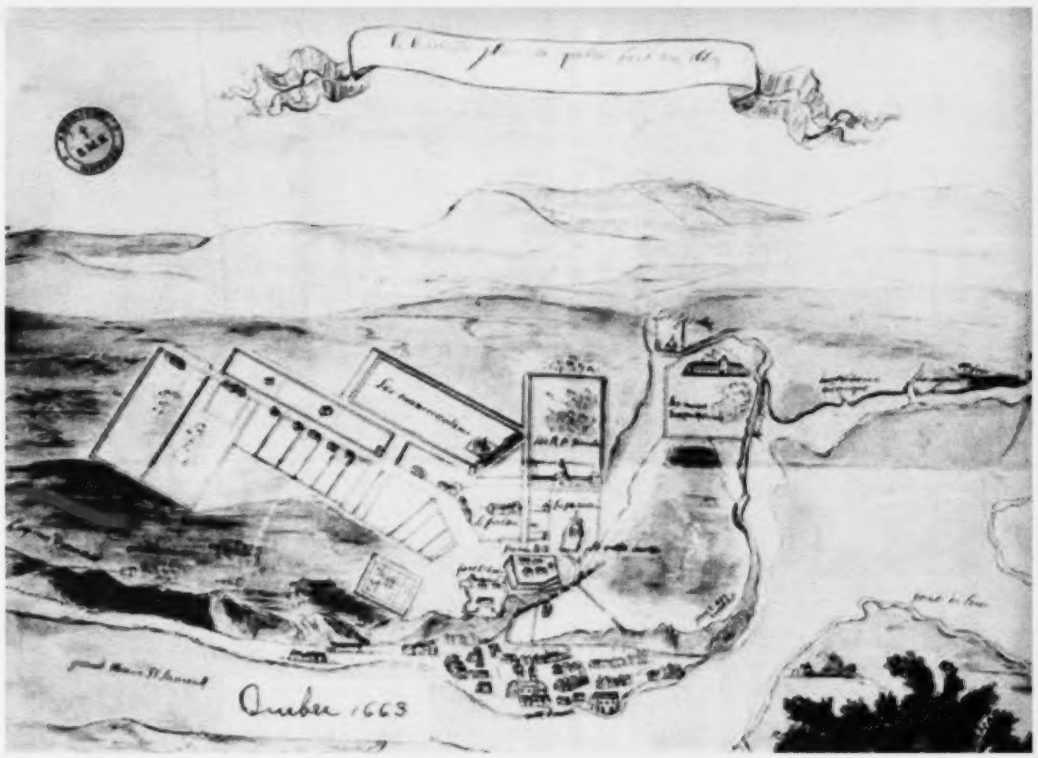
UN TERRITOIRE À DÉCRIRE

Survol du rôle de l'État depuis le début de la colonisation

par **François David,** adjoint du conservateur et directeur général des archives, BAnQ Vieux-Montréal, **Christian Drolet,** archiviste-coordonnateur, et **Sonia Lachance,** archiviste, BAnQ Québec

Depuis le Régime français, d'illustres personnages historiques tout comme des fonctionnaires de l'État méconnus ont joué un rôle important dans la connaissance de notre environnement. Les grands explorateurs, dont Jacques Cartier, Samuel de Champlain, Pierre Esprit Radisson et le sieur de La Vérendrye, ont sillonné l'Amérique du Nord et ont été les premiers à découvrir ce vaste territoire. Mais explorer un nouveau continent n'est pas une fin en soi : il faut aussi le délimiter et le décrire afin de s'en faire une représentation pour mieux l'occuper et l'exploiter.

Au fur et à mesure du développement de la colonie, les administrateurs ont exigé des plans de plus en plus précis du territoire. Arrivé en Nouvelle France en 1634, Jean Bourdon saura répondre aux besoins de la jeune colonie en pleine expansion. Considéré comme le premier arpenteur à exercer au pays, il dessinera entre autres un plan de la ville de Québec et de ses environs en 1663. ▶



▷ Jean Bourdon, *Le véritable plan de Québec fait en 1663*, 35 x 49 cm. BAnQ Québec, collection initiale (P600, S4, SS2, D653).

LA RÉFORME DU SYSTÈME CADASTRAL QUÉBÉCOIS

par **Donald O'Farrell**, archiviste-coordonnateur, BAnQ Rimouski

Le 6 mai 1992, le gouvernement du Québec confiait au ministère de l'Énergie et des Ressources le mandat de mettre en œuvre le Programme de réforme du cadastre québécois. L'objectif poursuivi était d'actualiser le cadastre du Québec en représentant fidèlement sur un plan informatisé les quelque 3,5 millions de propriétés privées dénombrées sur le territoire.

En consultant le site Web du ministère, on peut constater l'envergure du projet de réforme du système cadastral, qui a été repensé selon des critères juridiques, techniques, méthodologiques et financiers. De plus, le ministère a mis en place un système d'information à référence spatiale pour gérer toutes les données cadastrales. Par conséquent, il a dû implanter un système de contrôle de qualité dont une grande partie est automatisée, ce qui permet la diffusion de données sur Internet. Le Registre foncier est accessible à l'adresse suivante : registrefoncier.gouv.qc.ca.

Il importe de savoir que depuis le début de la réforme, tout plan cadastral réalisé sur le territoire rénové est produit en double exemplaire, l'un numérique, l'autre analogique. La *Loi sur le cadastre* prévoit que la version numérique est celle qui a valeur légale en cas de litige. Par ailleurs, en cas de détérioration ou de perte de l'une des deux versions, l'autre peut servir à la reconstituer. La réforme du cadastre est une première du genre depuis son établissement au XIX^e^ siècle et elle se poursuit encore aujourd'hui.

Depuis 2012, le Québec compte près de 8,2 millions d'habitants répartis sur un territoire de 1,7 million de km². Les régions les plus densément peuplées sont situées dans la partie méridionale du territoire, soit en bordure du fleuve Saint-Laurent. En France, 65,8 millions d'habitants se partagent un territoire trois fois plus petit que le Québec.

▽ DS Ballantyne, *Diagram[me] de la Seigneurie Rimouski appartenant aux Dames Drapeau*, 121 X 145 cm, 1840. BAnQ Rimouski et Gaspé, fonds Famille Tessier (P1, S108, P7).

Bourdon sera suivi par près de 80 autres arpenteurs qui parcourront la colonie pour tracer le pourtour des seigneuries et délimiter les terres concédées aux censitaires. Bien que ces travaux soient effectués selon des ordonnances émises par les administrateurs de la colonie, sous le Régime français aucun organisme n'est véritablement responsable de la surveillance de l'ensemble des travaux d'arpentage du territoire.

L'HÉRITAGE DU RÉGIME BRITANNIQUE

Il faut attendre les lendemains de la Conquête pour voir la mise en place d'un système supervisant l'ensemble des activités d'arpentage. C'est ainsi qu'est créé le poste d'arpenteur général, qui sera occupé par Samuel Holland à compter de 1764. Ce dernier aura la tâche de procéder à l'arpentage des terres de la Couronne et à la division des terres en cantons.

En 1790, la création du Bureau de l'arpenteur général assure une réglementation encore plus rigoureuse des pratiques d'arpentage. Cet organisme met en œuvre une grande opération d'exploration et d'inventaire des ressources naturelles du territoire. C'est ainsi que de nombreux arpenteurs parcourent de vastes régions pour recueillir les données géodésiques permettant le repérage des positions exactes d'un point donné (latitude, longitude et altitude). Accompagnées de croquis et de dessins, ces informations sont essentielles à la cartographie du territoire. Le passage des arpenteurs dans ces régions parfois éloignées des zones habitées est aussi l'occasion de dresser un inventaire des espèces végétales et de décrire la nature des sols. Ces données seront très précieuses lorsque l'État souhaitera développer de nouveaux territoires propres à la colonisation et en exploiter les ressources naturelles.

C'est ainsi qu'est créé le poste d'arpenteur général, qui sera occupé par Samuel Holland à compter de 1764. Ce dernier aura la tâche de procéder à l'arpentage des terres de la Couronne et à la division des terres en cantons.

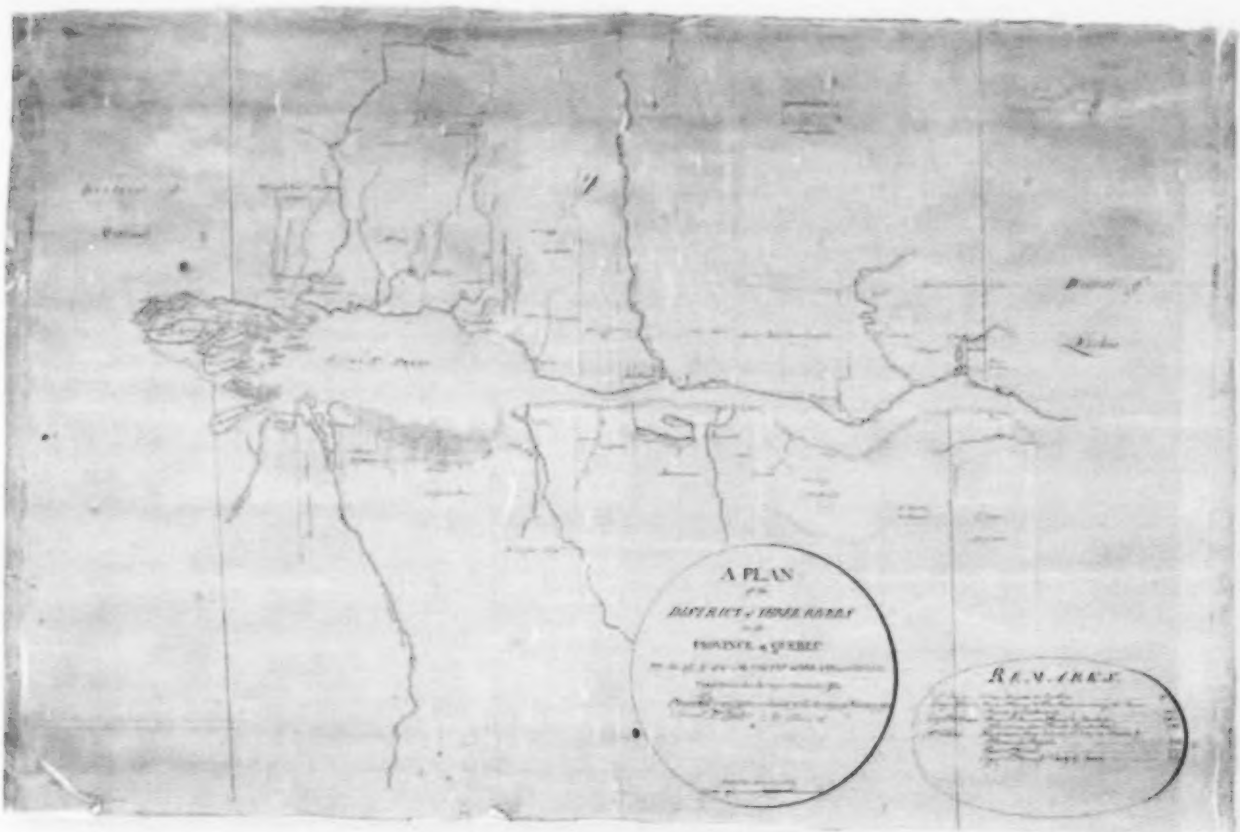
Les carnets dans lesquels les arpenteurs compilent les données techniques servent aussi de journal de bord : ils y décrivent parfois en détail leurs conditions de voyage sommaires et les dangers inhérents à leur travail dans des zones sauvages. Si ces carnets constituent des sources essentielles à la création de plans, ils sont aussi de véritables récits d'aventures et de très précieux témoignages des conditions de travail des arpenteurs[1].

LA MISE EN PLACE D'UNE GESTION DU TERRITOIRE

À partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle, sous l'autorité du commissaire des Terres de la Couronne, la production des plans cadastraux est systématisée. En 1841, le nouveau Canada-Uni adopte une première loi sur les terres et le Département des Terres de la Couronne voit le jour. Mais ce n'est qu'en 1860 que le cadastre québécois est réellement créé par l'adoption de l'*Acte concernant les bureaux d'enregistrement et les* ▶

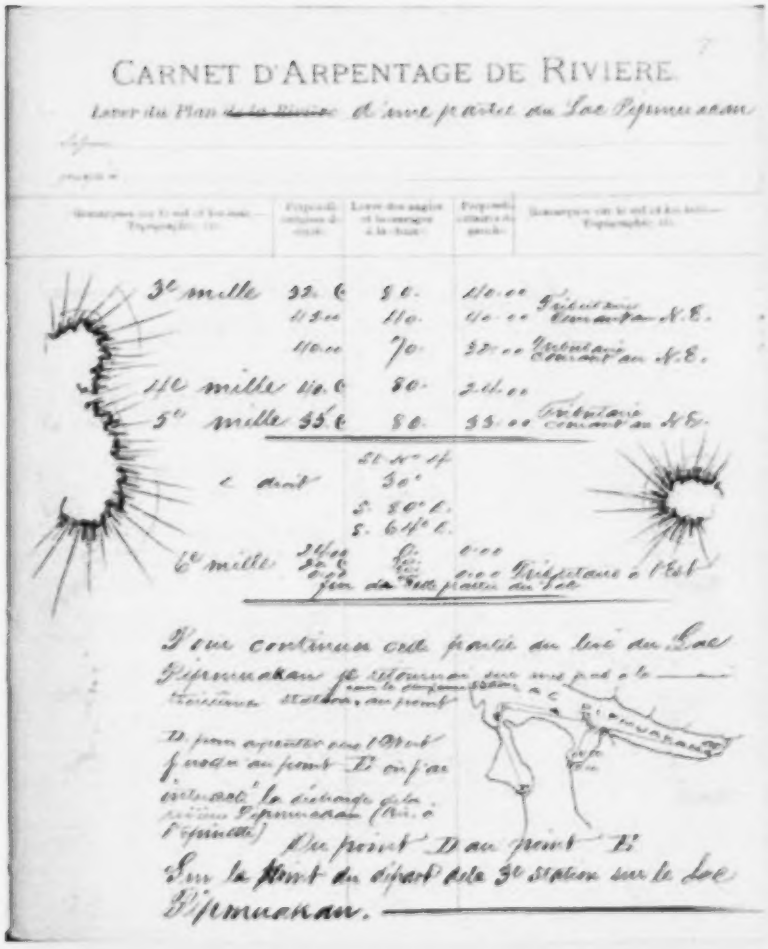
◁ Major Samuel Holland, arpenteur général du Canada, 1950. BAnQ Québec, fonds Ministère de la Culture et des Communications (E6, S7, SS1, P79053). Photo : Neuville Bain

▽ Samuel Holland et John Collins, *A Plan of the District of Three Rivers in the Province of Quebec*, 22 février 1790. BAnQ Québec, fonds Ministère des Terres et Forêts (E21, S555, SS1, SSS8, P22).



Si ces carnets constituent des sources essentielles à la création de plans, ils sont aussi de véritables récits d'aventures et de très précieux témoignages des conditions de travail des arpenteurs.

privilèges et hypothèques dans le Bas-Canada. C'est ainsi qu'environ 1440 plans cadastraux seront réalisés entre 1866 et 1896[2]. Dorénavant, le registre foncier permettra de reconstituer la chaine des titres de propriété d'un terrain depuis la date de création du cadastre.


CARNET D'ARPENTAGE DE RIVIERE

Levé du Plan de la Rivière à une partie du Lac Pipmuacan

3e mille 33.6 80. 110.00 Pipmuacan
110.00 110. 110.00 Embouchure N.E.
110.00 70. 77.00 Embouchure N.E.
11e mille 110.0 80. 220.00
5e mille 55.6 80. 55.00 Embouchure N.E.

à droit 50 Arc 14
30°
S. 80° E.
S. 64° E.

6e mille 2 Arc 50 Cr 0 Fin 0.00 210.0 Pipmuacan à l'Est

D'une continuation de la partie du lac Pipmuakan se retournant vers le point de la troisième station, au point D pour aboutir au point D' ou l'on a retracé le rivage de la rivière Pipmuakan (Rés. à l'épinette)

Du point D au point D'

Sur le point de départ de la 3e station sur le Lac Pipmuakan.

À partir de la Confédération, l'arpentage devient une responsabilité provinciale. Le Département des Terres de la Couronne poursuit ses activités pendant un certain temps, mais par la suite et jusqu'en 1979, une succession de départements et de ministères s'échangeront la charge de l'arpentage du territoire québécois qui sera finalement confiée au ministère de l'Énergie et des Ressources.

L'ARPENTAGE EST UNE NÉCESSITÉ AUJOURD'HUI ENCORE

Les inventaires et les plans cadastraux constitués à partir des données recueillies par les arpenteurs sont aujourd'hui des témoignages précieux pour l'étude de l'occupation du territoire québécois. La mesure et la délimitation du territoire demeurent une préoccupation constante pour l'État. D'ailleurs, afin de corriger certaines inexactitudes et de compléter le registre foncier de la province qui existe depuis 1860, le gouvernement du Québec confie en 1992 au ministère de l'Énergie et des Ressources le mandat d'actualiser le cadastre du Québec. Aujourd'hui, le Bureau de l'arpenteur général du Québec fait partie du ministère de l'Énergie et des Ressources naturelles. ■

V Georges-B. Du Tremblay, Carnet B2 Rivière Valin, 16 juillet 1876. BAnQ Québec, fonds Ministère des Terres et Forêts (E21, S60, SS2, PB2). Extrait.

1. Plusieurs de ces carnets d'arpentage sont conservés dans le fonds Ministère des Terres et Forêts (E21, S60) et sont accessibles en ligne dans la base de données Pistard (banq.qc.ca/archives).

2. Source : site Web du ministère de l'Énergie et des Ressources naturelles (mern.gouv.qc.ca – consulté le 10 juillet 2014). Les plans de cadastre officiel sont conservés dans le fonds Ministère des Terres et Forêts (E21, S105, SS3, SSS2).

LA CONNAISSANCE DU TERRITOIRE PAR L'IMAGE

par **Jean-François Palomino**, cartothécaire, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

À la fin du XIX^e^ siècle, un formidable moyen de communication fait son apparition au Canada pour l'ensemble de la population, avant même les Facebook et autres Twitter de ce monde : la carte postale illustrée. Si elle peut paraître ringarde aux yeux des *geeks* d'aujourd'hui, la carte postale était fort prisée au début du XX^e^ siècle : des centaines de milliers voire des millions d'entre elles circulaient entre villes et villages, tenant en haleine les postiers du pays et contribuant à la connaissance du territoire par l'image.

Inventée en Europe, la carte postale est officiellement adoptée par le Canada en 1871. Préaffranchi, ce petit bout de carton imprimé était le courriel de l'époque ; il devait permettre une communication rapide et efficace, avec un côté réservé à l'adresse du destinataire et l'autre au message et aux illustrations (ill. 1). En 1897, des modifications aux règlements permettent de placer des illustrations sur le même côté que l'adresse (ill. 2). En 1903, la poste canadienne autorise la division du dos, qui comprend dorénavant l'espace pour l'adresse à droite et l'espace pour le message à gauche. Tout le recto est ainsi libéré pour une image plein format. La carte postale telle qu'on la connaît aujourd'hui était née.

Des éditeurs privés, locaux et étrangers profitent de l'occasion pour investir le marché. Des photographes amateurs prennent leur patelin en photo et font circuler les images sous forme de cartes postales photographiques. On vise non plus seulement l'élite du pays, mais aussi une population modeste dont le taux d'alphabétisation progresse tranquillement. Si les plus riches peuvent collectionner des peintures de paysages urbains et ruraux, tous ou presque peuvent dorénavant acquérir, à un prix abordable, la photographie imprimée d'un coin de pays.

PHOTOGRAPHIER VILLES ET VILLAGES DU QUÉBEC

Dès lors, des photographies variées de tous les coins du territoire sillonnent les routes. Les images qui voyagent à travers le pays font connaître autant les grandes villes que les plus petits hameaux du Québec. Envoyées à la famille ou aux amis, elles font la promotion des lieux de villégiature qui attirent les touristes canadiens ▶

△ Illustration 1 – *H.A. Nelson & Sons*, carte postale, s. l., s. é., 1893.

▷ Illustration 2 – *Quebec – Champlain Monument and Dufferin Terrace*, carte postale, s. l., Gaston Vennat, entre 1898 et 1906.

et étrangers. Ces cartes postales suivent en général les circuits touristiques des voyageurs, soit en ville, à la campagne ou au bord du fleuve, à Cacouna, à Sainte-Rose, en Gaspésie, à Cap-Santé, à Kamouraska et dans bien d'autres endroits encore (ill. 3). Les cartes reflètent aussi des scènes urbaines, peuplées d'hommes et de femmes élégamment vêtus (ill. 4). D'autres, plus rares, montrent des populations pauvres, notamment de la basse-ville de Québec.

Alliant image et texte personnalisé, la carte postale est le média parfait pour communiquer des impressions de voyage tout en montrant la beauté des paysages. Les cartes mettent également en scène les travailleurs québécois. Les agriculteurs battent le blé, récoltent le foin et les légumes. Les pêcheurs font sécher la morue sur les grèves gaspésiennes (ill. 5). Les colons construisent de nouvelles villes en Abitibi. Ces activités et ce dynamisme sont les indices d'un Québec sur la voie de la modernité.

LE TERRITOIRE DU TOURISTE

La production des frères Neurdein, en visite au Canada en 1907, rappelle les points d'intérêt de l'époque. On n'est pas surpris de constater que le cœur historique de Montréal est le coin le mieux représenté de la ville, avec notamment plusieurs cartes des alentours de la place d'Armes et de la rue Notre-Dame. On trouve aussi plusieurs représentations des quartiers périphériques, surtout des rues Sainte-Catherine, Sherbrooke et Saint-Denis. Les photographes se sont aussi aventurés de l'autre côté du fleuve Saint-Laurent, chez les Iroquois de Kahnawake (ill. 6) ; au nord, ils ont visité la piste de courses Blue Bonnets fraîchement inaugurée, le village Saint-Laurent et le terrain du club de crosse Shamrock (l'actuel marché Jean-Talon).

Certes, les lieux de culte, qui font la grande fierté des paroissiens, sont représentés en grand nombre (au premier chef, la cathédrale Saint-Jacques et l'église Notre-Dame), mais on y trouve aussi les lieux de loisirs et de rencontres les plus populaires à l'époque : le parc Dominion (dans le quartier Longue-Pointe), le parc La Fontaine, et bien sûr le mont Royal avec son funiculaire qui mène au belvédère depuis l'avenue du Parc. En tout, près de 200 lieux de Montréal sont représentés. Le choix éditorial d'antan nous permet aujourd'hui de cartographier les zones d'intérêt de l'époque et de définir ainsi les contours du territoire parcouru par les touristes.

Pour s'assurer de bien documenter l'histoire du Québec, BAnQ conserve ainsi, en sûreté, des milliers de cartes postales reflétant le territoire québécois. Toutes celles qui sont dans le domaine public sont numérisées ou en voie de l'être. On les trouve facilement sur le portail Internet de BAnQ, à l'adresse banq.qc.ca/images. ■

◁ Illustration 4 – *In Lafontaine Park, Montreal*, carte postale, Montréal ; Toronto, Valentine & Sons, entre 1903 et 1911.

△△ Illustration 5 – *Roche(r) Percé, Gaspé, Qué.*, carte postale, Montréal, Montreal Import Co., vers 1905.

△ Illustration 6 – *Montréal – Vue générale du village d'Indiens iroquois de Caughnawaga*, carte postale, Paris, Neurdein frères, 1908?

▽ Illustration 3 – *Kamouraska – Le village*, carte postale, Québec, Pruneau & Kirouac, entre 1903 et 1907.

LE QUÉBEC, UN DÉCOR RÊVÉ POUR LES TOURISTES

par **Michèle Lefebvre**, bibliothécaire à la Collection nationale, Grande Bibliothèque

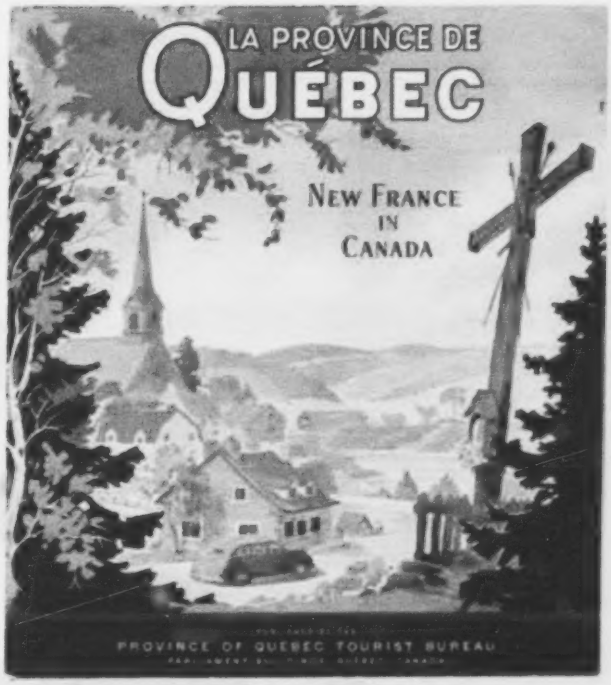
Depuis la Conquête, la spécificité du Québec en Amérique, terre française noyée dans une mer anglophone, a fait couler beaucoup d'encre. Nous cherchons sans relâche à définir et à préserver ce que nous sommes. Mais comment nos voisins, eux, nous ont ils perçus ? Au delà des tensions politiques et culturelles, est ce que notre caractère distinct les a intrigués, séduits ? Avons nous tiré profit de notre singularité ?

PROMOTION TOURISTIQUE

L'étude des guides et brochures touristiques de la première moitié du XX^e^ siècle des collections patrimoniales de BAnQ permet de faire d'étonnantes constatations à ce sujet. À une époque où les voyages transatlantiques coûtent encore très cher, les acteurs de l'industrie touristique au Québec font le pari de vendre aux touristes américains et canadiens anglais avides de dépaysement le territoire québécois comme un succédané avantageux du Vieux Continent.

Le Québec est présenté par les grandes compagnies de transport et d'hébergement, tels la Canada ▸

▽ Bureau provincial du tourisme, *4, 5 and 6 Days in Quebec, Canada* [...], 5^e^ éd., Québec, The Bureau, 1929, 63 p. Détail de la couverture



▷ *La Province de Québec, New France in Canada*, illustration de Ernest Senécal, Québec, Tourist Bureau, 1936?, page couverture.

▽ *Welcome to the Province of Quebec – Canada's Tourist Playground*, Québec, Provincial Tourist Bureau, Roads Dept., entre 1926 et 1933, page couverture.

Steamship Lines (CSL), le Canadien Pacifique (CP) et le Canadien national (CN), comme un monde ayant échappé au temps, un monde à saveur paysanne, vieille France, au décor suranné peuplé des descendants des colons français, les « Habitants », qui vivent encore à la façon de leurs ancêtres du XVIII[e] siècle. Le gouvernement québécois, qui s'implique dans la promotion touristique dès les années 1920, adopte un discours similaire à celui des entreprises privées.

Même certains nationalistes antimodernistes, adeptes du retour à la terre comme unique manière de préserver le fait français et catholique en Amérique, applaudissent à l'idée d'attirer ici des milliers de touristes d'ailleurs. Dans *Les valeurs nationales et économiques du tourisme* de 1943, l'abbé Albert Tessier affirme que, grâce à une mise en valeur touristique du territoire axée sur l'histoire, la religion, le folklore et l'atmosphère française du Québec, « [on] enrichira notre héritage national ; on maintiendra fortement notre peuple dans le sillon sacré ouvert par les générations qui ont peiné pour bâtir notre pays ; et, par surcroît, on assurera à notre vie économique l'apport appréciable de millions de dollars[1] ».

FIGÉ DANS LE PASSÉ

Les guides et brochures touristiques fourmillent de passages où l'on projette cette image rêvée d'un Québec figé dans un lointain passé. Le premier guide du gouvernement québécois, édité en 1926, *Québec, the French Canadian Province*, s'adresse d'ailleurs en ces termes à sa clientèle cible, les touristes américains et canadiens anglais : « Here lives a population which has most faithfully kept the traditions, language, customs and dress of the past. Here one meets with sturdy stone houses and thatched roof barns dating back to the French Régime. [...] The conservative "habitant" still weaves linen and "étoffe du pays". The floors are covered with variegated home-made rag carpets. [...] The French nobleman lives on in the courteous peasant who offers you a glass of water and invites you to his table[2] ».

De pareilles affirmations se retrouvent presque systématiquement dans les guides de l'époque.

Plusieurs couvertures de brochures offrent une image synthétique de ce Québec à moitié imaginaire : une route sinueuse où roule une voiture entre fleuve et montagnes, un village traditionnel à l'architecture normande au loin, un four à pain extérieur, un calvaire au coin de la route, une carriole tirée par des bœufs, des paysans vêtus à l'ancienne qui saluent...

Les titres des brochures promettent déjà tout un programme au touriste : *The Normandy of the New World*; *La Province de Québec, New France in Canada*; *La Gaspésie, la Suisse canadienne*. Un intitulé de section du guide *Québec, the Holiday Seeker Playland*, publié en 1933 par le gouvernement québécois, résume à lui seul le projet de promotion touristique : « 500 miles by motor takes you back 300 years ».

Plusieurs couvertures de brochures offrent une image synthétique de ce Québec à moitié imaginaire : une route sinueuse où roule une voiture entre fleuve et montagnes, un village traditionnel à l'architecture normande au loin, un four à pain extérieur, un calvaire au coin de la route, une carriole tirée par des bœufs, des paysans vêtus à l'ancienne qui saluent...

CONSTRUIRE UN PAYSAGE

On tente de modeler le paysage québécois pour qu'il corresponde à cette image. Certains grands hôtels sont construits dans l'esprit château français, tels le Château Frontenac édifié dès 1893 ou le Manoir Richelieu, de style normand, reconstruit par la CSL en 1929. Inauguré en 1930, le Château Montebello est quant à lui un immense ouvrage en bois rond rappelant les demeures des Alpes suisses, mais également les cabanes des colons.

Au début des années 1940, le gouvernement d'Adélard Godbout institue un concours d'architecture de maisons canadiennes traditionnelles, espérant pousser les Québécois à les adopter et les touristes à venir les voir. L'État québécois encourage aussi la création d'écoles d'artisanat et de métiers d'art. Les compagnies de transport impliquées dans l'industrie touristique éditent des recueils de chansons folkloriques[3] et engagent des spécialistes afin de recueillir contes et légendes locaux[4]. Et bien sûr, on vend aux touristes enthousiastes courtepointes, couvertures tissées au rouet, sculptures sur bois et paniers tressés...

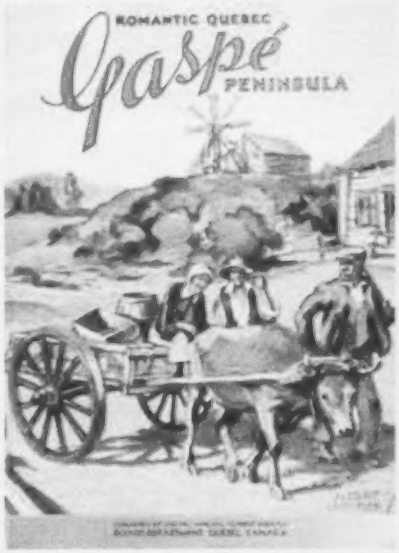
Aussi farfelue que nous paraisse aujourd'hui cette offensive touristique, elle reflétait alors une certaine vision d'un Québec qui se cherchait encore, partagé entre le désir d'un retour à un passé rassurant et la volonté de s'inscrire dans un monde moderne en pleine transformation. ■

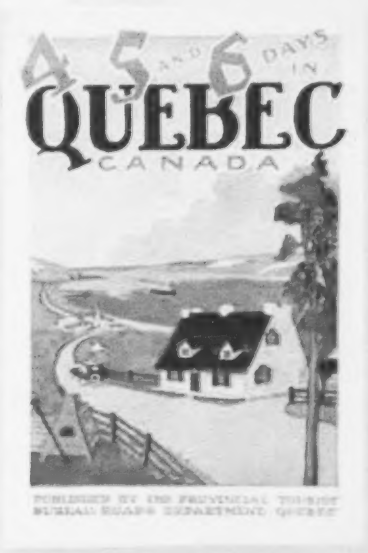
1. Albert Tessier, *Les valeurs nationales et économiques du tourisme*, Québec, Comité permanent de la survivance française en Amérique, 1943, p. 4.

2. *Québec, the French-Canadian Province*, Québec, Ministère de la Voirie, 1926, p. 6 et 8.

3. Notamment *Vieilles chansons françaises du Canada*, s. l., Canadien Pacifique, 1923 et *Les chansons du Saint-Laurent*, Québec [province], Canadien Pacifique, 1927.

4. Notamment Katherine Hale, *Légendes du Saint-Laurent*, Montréal?, Canadien Pacifique, entre 1925 et 1950 et Marius Barbeau, *The Kingdom of Saguenay*, Toronto, Macmillan, 1936 (en collaboration avec la CSL).





V◁ *Romantic Quebec – Gaspé Peninsula*, illustration de Albert Cloutier, Québec, Provincial Tourist Bureau, Roads Dept., 1933?, page couverture.

▽ Bureau provincial du tourisme, *4, 5 and 6 Days in Quebec, Canada* [...], 5e éd., Québec, The Bureau, 1929, page couverture.

AFFICHES, TOURISME ET TERRITOIRE

Une alliance historique

▷ Illustration 1 – Brochard, *Au Québec... Partir en douce, comme ailleurs* [...], affiche, 57 x 36 cm, Montréal, Vélo-Québec, 198-?.

▽ Illustration 2 – *Montreal-Quebec and Saguenay River Service*, affiche, 72 x 96 cm, Montréal, Canada Steamship Lines, vers 1935.

par **Danielle Léger**, bibliothécaire responsable de la collection d'affiches, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

Indices visibles d'un espace sillonné par les touristes depuis le premier quart du XIX^e^ siècle, les affiches de promotion touristique font la part belle au territoire québécois. Parmi les colporteurs de destinations radieuses qui ont publié des affiches, trois groupes se profilent : le gouvernement du Québec, les instances locales et régionales (notamment les municipalités) et les entreprises privées actives dans ce secteur (en particulier les compagnies de transport).

IMAGES DE MARQUE

Au delà d'un travail d'information auprès du consommateur, tous ces acteurs touristiques sont engagés dans la fabrication d'une image de marque qui trouve écho dans divers imprimés et médias.

Le sémiologue français Pierre Fresnault-Deruelle associe l'affiche publicitaire à un écran de cinéma. Un écran de papier où sont projetés mirages, fantasmes et désirs avec l'effet de « tirer la vie quotidienne – moyennant l'achat de quelque nouveauté – à la hauteur des rêves[1] ».

Qu'il soit nomade d'agrément ou adepte de la villégiature, le touriste collectionne volontiers les lieux, les spectacles et les images : ces destinations, ces expériences, ces images habitent l'affiche touristique illustrée. Bien souvent, elle évoque et exalte le paysage, naturel ou construit, convoque des pans de territoires, leur fabrique une atmosphère, souvent riante et idéalisée, parfois pittoresque ou spectaculaire. Jouant sur l'envie du voyage et les désirs d'ailleurs, images et mots sont ici promesses de bonheur.

Outre les grands panneaux publicitaires des dernières décennies, ces invitations au voyage sont rarement placardées dans l'espace urbain. On les diffuse dans des circuits plus confidentiels, mais bien ciblés : agences de voyages, bureaux d'information touristique, comptoirs de service des compagnies de transport, foires promotionnelles. Là exactement où leur pouvoir de persuasion peut faire naître un désir de départ et susciter une vente. Elles se distinguent aussi par une aire de distribution qui englobe souvent le marché extérieur, principalement ontarien, étasunien et européen.

STRATÉGIES VISUELLES

On trouve dans les affiches touristiques québécoises relativement peu de mots d'ordre ou de

slogans. En revanche, à travers leurs formes enjouées, on peut déceler au moins cinq stratégies visuelles. « Tant de choses à voir et à visiter ! » affirme la mosaïque d'images (ill. 1), tablant sur l'abondance, tant dans les productions de l'époque victorienne que dans les collages visuels produits pour les affiches d'Expo 67. Autre procédé en usage, le recours aux images cartographiques (ill. 1) prend plusieurs formes : silhouette du Québec érigée en symbole, intégration dans une mosaïque, mise en scène dans une représentation réaliste, « affiche cartographique » offrant une vue aérienne détaillée des pistes de ski du Mont-Tremblant.

Aux contemplatifs et amateurs de paysages mémorables, la représentation d'un site emblématique (ill. 2) propose des vues, généralement panoramiques, souvent ouvertes sur le fleuve Saint-Laurent, axe névralgique et historique du tourisme au Québec. Nimbées d'une lumière idyllique, ces images clament : « Voyez comme c'est beau ! » Variation spécialisée du genre précédent, particulièrement usité dans les années 1920-1950 pendant la montée en flèche du tourisme de masse motorisé, le paysage synthétique (ill. 3) est pour sa part recomposé, condensé et recolorié pour accueillir diverses icônes propres aux vacances (route, automobile, paquebot) et à la destination (fleuve, village, clocher, croix de chemin, four à pain, paysan, charrette, etc.).

Enfin, tout un pan de la production d'affiches touristiques représente des environnements génériques, déterritorialisés (ill. 4), misant sur un cadrage serré de touristes en action (ski, chasse, pêche, randonnée), donc sur l'effet d'identification, avec un message subliminal du type : « Et si vous étiez cette jeune femme enjouée à bord du téléphérique ? »

UN DÉCLIN INEXORABLE ?

Depuis les années 1960, le « tout-photo » a pris le relais de l'illustration dans les campagnes de promotion touristique, affiches comprises (ill. 5). Tout repose désormais sur l'art du photographe qui saisit le bon moment, qui fait chanter la lumière, et parfois sur celui des publicitaires qui amplifient le visuel à coup de slogans ou de messages percutants.

Avec la concurrence de nouveaux médias publicitaires (clips télévisés, puis diffusion Web), les images et messages autrefois portés par les affiches se dématérialisent et se transforment. Les productions imprimées classiques se résument aujourd'hui au catalogue du voyagiste, au guide régional truffé de photographies et de publicités, au dépliant qu'on glisse dans son sac. Média publicitaire en perte de vitesse, l'affiche imprimée se trouve à l'occasion une nouvelle vocation au rayon du *poster* photographique, plus réaliste qu'auparavant, mais sans négliger sa vocation de valorisation du territoire, ni tout à fait sa propension à le magnifier. ■

△◁◁◁ Illustration 3 – *Lower St. Lawrence Canadian National Railways*, affiche, 58 x 41 cm, Montréal, Canadian National Railways, vers 1927.

△◁◁◁ Illustration 4 – *La province de Québec*, affiche, 87 x 57 cm, Québec, Service provincial du tourisme, vers 1950.

△ Illustration 5 – *La joie de vivre au Québec – Le Saint-Laurent à Saint-Nicolas près de Québec*, affiche, 79 x 59 cm, Québec, Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche / Litho-Canada, vers 1970.

1. Pierre Fresnault-Deruelle, « Sémiographie publicitaire », dans *150 ans de publicité – Collections du Musée de la publicité*, Paris, Les Arts Décoratifs, 2007, p. 127-128.

LE TERROIR, LA VILLE, L'AMÉRIQUE

Les différents visages du territoire dans trois grands classiques de la littérature québécoise

par **Esther Laforce**, bibliothécaire à la section Arts et littérature, Grande Bibliothèque

Rural, sylvestre, urbain, industriel, clos, ouvert : dans ses contrastes et ses nuances, le territoire québécois offre à l'imagination des écrivains des paysages à explorer. Façonné par les histoires qui en sont nées, le territoire a été marqué au fil du temps par les mots qui l'ont exprimé. Trois romans importants de la littérature québécoise du XX^e siècle offrent des représentations particulièrement évocatrices de notre territoire.

▽ Louis Hémon, *Maria Chapdelaine – Récit du Canada français*, illustrations de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté, Montréal, J.-A. Lefebvre, 1916, 243 p.

LES CHAMPS ÉTROITS ET LA FORÊT IMMENSE

Œuvre de l'écrivain d'origine française Louis Hémon, publiée à Paris puis à Montréal, en 1916, *Maria Chapdelaine* est caractéristique des romans du terroir. On y suit la vie d'une famille canadienne-française, des défricheurs-agriculteurs installés sur un terrain reculé situé dans la région de Péribonka, au Lac-Saint-Jean.

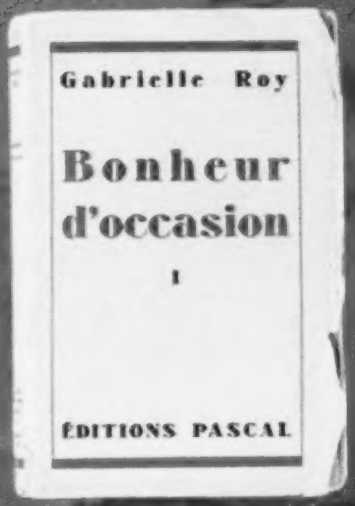
Dans ce roman, les descriptions du territoire témoignent du souci de montrer son immensité de même que l'isolement des familles. Son horizon s'arrête à « la lisière sombre de la forêt[1] ». De fait, c'est cette forêt qui enserre tout, du chemin qui longe la rivière Péribonka et qu'empruntent Maria et son père au tout début du roman aux « quelques champs étroits, souvent encore semés de souches » (page 9).

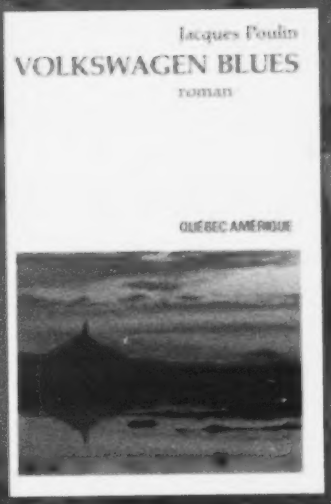
Les distances entre les différents lieux nommés, qui vont de La Tuque à Honfleur, en passant par Saint-Prime, Saint-Félicien, Saint-Henri, Saint-Gédéon et Péribonka, sont longues à franchir et soulignent l'éloignement qu'impose le territoire forestier du Lac-Saint-Jean. Ces distances semblent d'ailleurs d'autant plus importantes que l'on se promène à pied ou à cheval, sur des chemins parfois presque inexistants ou rendus impraticables par les tempêtes de neige.

DES INDUSTRIES, DU BRUIT, DE LA SUIE

Du haut de ce pays à défricher, vaste et rude, contraignant à une vie de dur labeur, repliée sur elle-même, la ville lointaine est vue comme un éblouissement, un lieu de magie et de divertissement dont la séduction peut influencer fortement l'imaginaire. En 1945, rompant avec l'univers du terroir, Gabrielle Roy publie *Bonheur d'occasion*, un roman où la réalité urbaine se fait moins attrayante.

Situé au pied du mont Royal et jouxtant la ville de Westmount, le Saint-Henri des années 1940 est un faubourg ouvrier et industriel. C'est sur ce territoire urbain que se situe principalement l'action de *Bonheur d'occasion*. Ce qui pouvait y rester de champs vagues a été occupé par « les filatures, les silos à céréales, les entrepôts [qui] ont surgi devant les maisons de bois, [...] les emmurant lentement, solidement[2] ». Il est sillonné d'un chemin de fer qui rejoint, sur la place Saint-Henri, « deux voies de tramways » (page 37). Le bruit des trains s'y mêle à celui de la « circulation incessante » (page 37) sur les rues Notre-Dame et Saint-Jacques et à celui de la navigation sur le canal Lachine. Après le passage des trains, la suie retombe sur les « quartiers de grande misère » (page 38), laissant à leurs habitants une envie d'ailleurs.





△<<< Feature. St. Henri : Gabrielle Roy & Boys of St. Henri, 29 août 1945. BAnQ Vieux-Montréal, fonds Conrad Poirier (P48, St, P11917). Photo : Conrad Poirier.

△<< Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1945, vol. 1 de 2.

△ Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1984, 290 p.

LES ORIGINES DE L'AMÉRIQUE

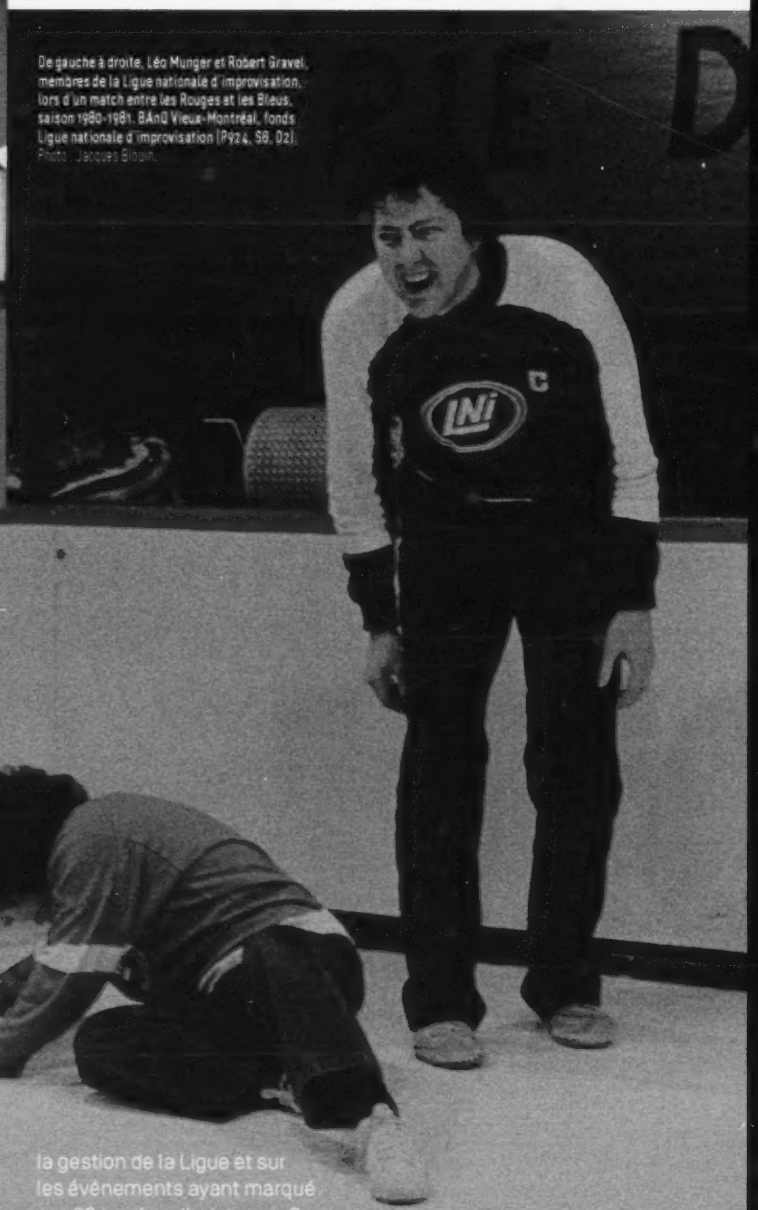
C'est à un horizon plus ample que sont justement appelés les personnages du roman *Volkswagen blues*, écrit par Jacques Poulin et publié au milieu des années 1980. De Gaspé à San Francisco, sur la piste d'un frère disparu, le voyage de Jack, un écrivain francophone habitant Québec, et de sa copine métisse venue de la Côte-Nord, prend la forme d'une exploration et d'une quête des origines au sein du continent nord-américain.

Ce territoire qu'ils sont sur le point de traverser est décrit par deux cartes géographiques auxquelles il est fait allusion et qui établissent l'appartenance identitaire des deux protagonistes. Une première carte de l'Amérique du Nord montre « l'immense territoire qui appartenait à la France au milieu du XVIII[e] siècle, un territoire qui s'étendait des régions arctiques au golfe du Mexique et qui, vers l'ouest, atteignait même les montagnes Rocheuses[3] ». Une deuxième carte de cette même Amérique, mais avant l'arrivée des Blancs, est quant à elle « jalonnée de noms de tribus indiennes » (page 19). Les traces de cette présence française et amérindienne sur l'ensemble du territoire nord-américain sont ensuite retrouvées tout au long du périple, qui passe par la Gaspésie, Québec, les Mille-Îles, Detroit, Chicago, longe le Mississippi jusqu'à Saint-Louis, repart vers l'ouest pour suivre la piste de l'Oregon et, enfin, la piste de la Californie.

Par la façon dont ils abordent le territoire, ces trois romans témoignent de transformations importantes qu'a connues la société québécoise du début à la fin du XX[e] siècle. Ainsi, le regard porté par la littérature sur le territoire s'est-il transformé au rythme de ce que nous sommes devenus. ■

1. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Boréal, 1988, p. 1.
2. Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 2009, p. 33.
3. Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, Montréal / Arles, Lemeac / Actes Sud, 1998, p. 19.

△ Lancement des activités culturelles de BAnQ. Première rangée : Éric Desranleau, musicien, Salomé Corbo, comédienne, et François-Étienne Paré, comédien. Deuxième rangée : Hélène Charbonneau, directrice de l'ouest du Québec, responsable des archives privées, judiciaires et civiles de BAnQ, Sophie Cadieux, comédienne et animatrice, Sophie Caron, comédienne, Anik Simard, directrice des relations publiques de La Capitale assurance et services financiers, et Nicole Vallières, directrice de la programmation culturelle de BAnQ. Troisième rangée : Philip O'Dwyer, directeur général de la Société de développement du Quartier Latin et organisateur d'OUMF, le festival d'art émergent, Étienne St-Laurent, directeur général de la Ligue nationale d'improvisation, Christiane Barbe, présidentedirectrice générale de BAnQ, et Jacques L'Heureux, comédien.



De gauche à droite, Léo Munger et Robert Gravel, membres de la Ligue nationale d'improvisation, lors d'un match entre les Rouges et les Bleus, saison 1980-1981. BAnQ Vieux-Montréal, fonds Ligue nationale d'improvisation (P924, S8, D2). Photo : Jacques Blouin.

Improvisation mixte

par **Julie Fontaine,** archiviste, BAnQ Vieux-Montréal

Dans la foulée de son 35e anniversaire, souligné lors de sa saison 2012-2013, la Ligue nationale d'improvisation (LNI) vient d'assurer la pérennité de ses archives par leur don à BAnQ. Cette acquisition a été soulignée d'une façon originale, le 4 septembre dernier, lors du dévoilement de la programmation culturelle 2014-2015 de BAnQ, animé par Sophie Cadieux. La fête annuelle de la rentrée a été ponctuée d'un match d'improvisation inspiré du thème de l'année Territoires de BAnQ et mettant à contribution des documents tirés du fonds d'archives. Ce fut, en outre, la première donation soulignée en présence de la nouvelle présidente-directrice générale de BAnQ, Christiane Barbe.

LE FONDS DE LA LNI

C'est à l'été 1977 que le comédien Robert Gravel, aujourd'hui décédé, et son acolyte Yvon Leduc ont l'idée de concevoir des joutes de compétition d'improvisation théâtrale reprenant les paramètres d'une partie de hockey. Le premier match a lieu le 21 octobre 1977 à la maison Beaujeu dans le Vieux-Montréal. La formule inédite se popularise rapidement. En 1981, 40 comédiens participent à plus de 30 matchs, auxquels assistent près de 20 000 spectateurs enthousiastes. Les matchs sont télédiffusés jusqu'en 1988 (et de nouveau à partir de 1997) et récoltent de fortes cotes d'écoute. C'est aussi pendant les années 1980 que la Ligue se fait connaître à l'étranger. En 1981, la Ligue part pour la première fois à l'assaut de la France pour y jouer 22 matchs et initier du même coup les Français à cette forme d'improvisation réinventée. Depuis, des ligues d'improvisation sont nées dans une trentaine de pays.

Le fonds d'archives est disponible à la salle de consultation de BAnQ Vieux-Montréal, et on trouve sa description dans l'outil de recherche Pistard, à banq.qc.ca. Il comprend 2,06 mètres linéaires de documents textuels, auxquels s'ajoutent près de 800 photographies et 130 vidéos et enregistrements sonores qui immortalisent l'histoire de la Ligue. Le fonds renseigne sur la gestion de la Ligue et sur les événements ayant marqué ses 36 années d'existence. On y découvre la genèse de ce sport théâtral, ses principes et règlements ainsi que l'envergure internationale qu'a pris cette forme de théâtre au fil des ans. Les photographies montrent les nombreux comédiens s'étant produits dans cette arène, Gaston Lepage, Normand Brathwaite, Raymond Legault, Diane Jules, Sylvie Legault, Réal Bossé, Jean-Michel Anctil et bien d'autres encore. On y voit également Yvan Ponton, le célèbre arbitre que le public aime détester... à grand renfort de claques lancées sur la patinoire!

Plus de 300 comédiens sont passés sur les planches de la LNI au fil des ans, et plusieurs ont été intronisés au Temple de la renommée de la Ligue. Encore aujourd'hui, les matchs, présentés au Club Soda, attirent le public. Cette acquisition enrichit les fonds et collections de BAnQ qui documentent l'histoire du théâtre québécois. ■

Un **don** en provenance de la **discothèque de Radio-Canada**

par **Daniel Chouinard**, bibliothécaire aux acquisitions des collections patrimoniales, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

Introduit par l'entreprise américaine Columbia en 1948, le disque microsillon, fait de vinyle et tournant à 33 1/3 tours par minute, finit par remplacer le disque 78 tours à la fin des années 1950. Il s'agit d'une petite révolution qui fait passer la durée d'enregistrement de 5 minutes à près de 30 minutes par face pour un disque de 30 centimètres et qui, à partir de 1958, permet la diffusion d'enregistrements en stéréophonie. Ce nouveau support régnera sans partage jusqu'à l'arrivée des procédés d'enregistrement numérique et du disque compact au milieu des années 1980. Pour avoir rendu possible la diffusion à grande échelle et à un coût raisonnable des répertoires les plus variés, le microsillon reste associé dans l'esprit de beaucoup de mélomanes à une sorte d'âge d'or de l'enregistrement sonore.

C'est donc avec une satisfaction toute particulière que BAnQ a récemment eu l'honneur de recevoir un important don de microsillons québécois en provenance de la discothèque de Radio-Canada à Montréal. La société d'État a ainsi offert à BAnQ de compléter sa collection en choisissant tous

les titres dont elle aurait besoin dans divers lots d'exemplaires excédentaires. Au terme de l'opération, qui devrait être complétée au cours de 2014, ce seront assurément plus de 1000 titres qui auront été ajoutés à la collection de BAnQ.

La variété et la richesse des répertoires couverts feraient rêver tout amateur de musique. Le répertoire classique y occupe une place importante et comprend plusieurs collections éditées par Radio-Canada qui ont fait date dans l'histoire canadienne du disque, notamment l'*Anthologie de la musique canadienne* qui a entre autres consacré les œuvres de compositeurs québécois tels que Gilles Tremblay, Pierre Mercure et Clermont Pépin. Une autre part importante des disques retenus met en valeur divers ensembles ou interprètes québécois comme Maureen Forrester, Bruno Laplante, Pierrette Alarie, Léopold Simoneau, l'ensemble Arion et les Tudors Singers of Montreal.

△ Buck Lacombe Jazz Ensemble, *Buck Lacombe Jazz Ensemble with Joyce Hahn, vocalist [...] with Johnny Lasalle, vocalist*, Montréal, CBC Radio-Canada (168), coll. « Transcription », vers 1960.

◁ Gilles Vigneault, *Quelques pas dans l'univers d'Eva*, illustrations de Claude Fleury, Montréal, Nouvelles éditions de l'Arc, 1981, un album de 32 p., un disque analogique.

La musique populaire n'est pas en reste, qu'il s'agisse de folklore, avec Lionel Daunais et Jacques Labrecque, de chanson francophone ou anglophone, où les Gilles Vigneault, Félix Leclerc, Michel Rivard et Pierre Calvé côtoient Gino Vannelli, April Wine et Leonard Cohen, ou encore de musique country avec la Famille Lebrun et Marcel Martel. Dans le domaine du jazz, on trouve l'incontournable Oscar Peterson, mais aussi des noms moins connus du grand public tels que Guido Basso, Yvan Landry, Buck Lacombe, le Jon Ballantyne Trio et Paul Bley.

À l'heure où le monde de l'enregistrement sonore est durablement bouleversé par le phénomène de la dématérialisation, BAnQ est particulièrement reconnaissante à Radio-Canada de contribuer aussi généreusement à la préservation du patrimoine musical québécois. ■

△ Chœur Chante-Joie, *Chœur Chante-Joie*, St-Hubert, Chante-Joie de Saint-Hubert Inc. (U-R-12-02), vers 1980.

▽ Denis Champoux, *Guitare country*, Montréal, Lotus (KLL1-0066), 1974.

△ De gauche à droite : Pascal Larouche, comédien, musicien et crieur public ; Rénald Lessard, archiviste-coordonnateur, BAnQ Québec ; Dominique Hétu, directrice des communications et des relations publiques, BAnQ ; Daphné Jacques, étudiante, BAnQ Québec.

Être de son temps

par **Rénald Lessard,** archiviste-coordonnateur, et **Marie-France Mignault,** archiviste, BAnQ Québec

La 18e édition des Fêtes de la Nouvelle-France s'est déroulée à Québec du 6 au 10 août dernier. Détentrice de 1 500 000 pages d'archives datant du Régime français, BAnQ s'est toujours fait un point d'honneur d'y participer au fil des années.

BAnQ a toutefois innové en 2014 et mis à profit différents médias. Depuis janvier dernier, elle a collaboré avec les Fêtes de la Nouvelle-France à la diffusion d'une douzaine de chroniques radio portant sur différents thèmes, de la justice aux célébrations et divertissements en passant par les grands chantiers ou encore les explorateurs. Diffusées toutes les deux semaines pendant l'émission *Les matins éphémères* sur les ondes de CKRL 89,1, ces chroniques de Stephan Parent, directeur général des Fêtes, ont mis en valeur les fonds d'archives de BAnQ. À l'aide du matériel fourni, ce dernier a aussi publié plusieurs éphémérides sur la page Facebook des Fêtes de la Nouvelle-France.

Le 10 août, Rénald Lessard a présenté au Musée de la civilisation une conférence sur l'extraordinaire aventure scientifique et technique qu'a constitué la construction navale royale à Québec (1739-1759). Cette conférence sera bientôt accessible dans la section des baladodiffusions sur le portail Web de BAnQ.

BAnQ a en outre produit huit grands panneaux combinant textes et illustrations qui ont été présentés en plein air sur le Quai des pionniers. La vie domestique en Nouvelle-France et les grands chantiers – thème des Fêtes – y ont été abordés. Il y était notamment question de la construction navale royale à Québec, des Forges du Saint-Maurice, des fortifications de Montréal et de la sauvegarde des archives par l'intendant Hocquart. Une capsule vidéo a été produite pour la plateforme La Fabrique culturelle.

Une lecture à voix haute d'ordonnances de l'intendant Bigot par le comédien Pascal Larouche a périodiquement animé le site. Et pour faire un clin d'œil à notre siècle, il ajoutait à la fin de chaque ordonnance : « Lue, publiée et affichée afin que personne n'en ignore la teneur » et y ajoutait en souriant « et publiée sur le site de Bibliothèque et Archives nationales du Québec ». Il faut bien être de son temps ! ■

La référence (encore plus) virtuelle

par **Marie-Michelle Hamel,** bibliothécaire-coordonnatrice au service de référence à distance et au Centre de relations clients, Grande Bibliothèque

Vous avez besoin d'aide pour trouver un livre que vous ne parvenez pas à repérer dans le catalogue ? Vous cherchez un site Internet fiable sur le sujet qui vous intéresse ? Vous éprouvez de la difficulté à mettre la main sur la version en ligne du *Devoir* ? Bonne nouvelle ! Depuis juin dernier, vous pouvez demander l'aide d'un bibliothécaire non seulement par téléphone ou par courriel, comme c'est déjà le cas depuis l'ouverture de la Grande Bibliothèque en 2005, mais aussi par clavardage. BAnQ participe en effet à REPONSEATOUT.CA, un service de référence coopérative offert par 12 bibliothèques québécoises.

À l'initiative de BAnQ et de l'Association des bibliothèques publiques du Québec, plusieurs bibliothèques ont mis leurs efforts en commun pour implanter un service collaboratif semblable à ceux déjà offerts en Ontario, aux États-Unis, en France et dans plusieurs autres pays. Le projet est maintenant chapeauté par BIBLIOPRESTO.CA, un organisme québécois voué à la promotion et au développement des services en ligne en bibliothèque publique. Les autres bibliothèques participantes sont celles de Blainville, Brossard, Gatineau, Laval, Longueuil, Pointe-Claire, Repentigny, Sainte-Julie, Saint-Jean-sur-Richelieu, Terrebonne et Trois-Rivières. Les établissements participants se partagent la couverture des heures de service.

Pour clavarder avec un bibliothécaire, il suffit de se rendre à banq.qc.ca/question ou sur le site des autres bibliothèques participantes pendant les heures d'ouverture du service, soit du lundi au vendredi de 14 h 30 à 20 h 30 et les samedis et dimanches de 12 h 30 à 16 h 30. Vous pourrez alors dialoguer en temps réel, par écrit, avec du personnel qualifié qui se fera un plaisir de vous aider dans vos recherches. En dehors des heures de clavardage, il est toujours possible de poser une question par téléphone ou à l'aide d'un formulaire Web pour obtenir une réponse par courriel.

En élargissant ainsi leur offre de services à distance, BAnQ et les bibliothèques québécoises continuent de s'adapter au virage numérique pour mieux répondre aux besoins de leurs usagers. L'objectif, à terme, est d'étendre le service à l'ensemble des bibliothèques publiques et nul doute qu'elles seront nombreuses à emboîter le pas ! ■

2

◂ Un convoyeur achemine ensuite les documents en douceur vers le niveau inférieur, à l'aide d'une courroie qui les tient en sandwich, puis à travers l'Espace Jeunes, où l'on peut observer leur voyage.

▾ Le système se compose d'abord de quatre guichets situés dans le hall. Respectant l'architecture du lieu, ils sont accrochés à une cage de verre qui laisse voir la mécanique du convoyeur.

1

Le retour en libre-service à la Grande Bibliothèque

par **Chloé Baril,** directrice de l'accueil et du prêt, Grande Bibliothèque

Le principe de l'autonomie de l'usager fait partie inhérente de la philosophie de la Grande Bibliothèque depuis le début. Les postes de prêt en libre-service utilisant la lecture de puces RFID ont été installés dès l'ouverture, en 2005. Pour les retours, les usagers remettaient leurs documents sur un convoyeur qui les acheminait vers la salle de tri, où des employés triaient les documents en vue de leur remise en rayons.

▾ En salle de tri, une trieuse distribue les documents dans les 22 bacs prévus à cet effet, selon des critères qui facilitent le classement et le rangement sur les rayons. La tâche mécanique et répétitive du retour à la main est révolue.

Depuis le 9 juillet dernier, les usagers peuvent utiliser un tout nouveau système de retour en libre-service. Plus rapide, plus efficace et plus précis, ce système améliore toute la chaîne du retour des documents. Pour les usagers, les avantages sont évidents : leur carte est automatiquement libérée des emprunts dès que les documents sont insérés dans l'un des guichets, alors qu'il leur fallait attendre une quinzaine de minutes avec l'ancien système. Les usagers peuvent aussi obtenir, s'ils le désirent, un reçu confirmant la transaction. L'installation du retour en libre-service s'inscrit dans un vaste projet de rénovation du rez-de-chaussée de la Grande Bibliothèque visant à adapter les lieux aux nouvelles réalités technologiques et aux nouveaux modes de consommation de l'information et de la culture. ■

3

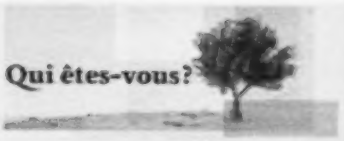
Qui êtes-vous ?

par **François David,** adjoint du conservateur et directeur général des archives, BAnQ Vieux-Montréal

BAnQ est heureuse de s'associer à Radio-Canada pour une deuxième année consécutive dans la préparation de la série *Qui êtes-vous ?*, adaptation francophone de la série télévisée *Who do you think you are ?*

Plusieurs archivistes de BAnQ ont collaboré à la recherche historique et généalogique et ont participé à l'enregistrement des émissions. Cette série est une occasion unique de découvrir en compagnie de personnalités québécoises les documents d'archives qui révèlent l'histoire fascinante, parfois même troublante de certains de leurs ancêtres. Nul doute que la nouvelle série réserve de belles surprises à Mariloup Wolfe, à René Simard, à Claude Legault et à Antoine Bertrand, ce dernier fort étonné de découvrir une histoire de kidnapping datant du XVIII[e] siècle dans sa lignée ! ■

Les nouvelles émissions de la série *Qui êtes-vous ?* seront diffusées les lundis 1[er], 8, 15 et 22 décembre prochains en soirée.



▽ Denyse Beaugrand-Champagne, archiviste, et Antoine Bertrand, comédien, lors du tournage.

FONDATION DE BAnQ

PROGRAMME DE SOUTIEN À LA RECHERCHE

Des bourses **de plus en plus** connues

par **Isabelle Crevier,** agente de recherche, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

Lancé en 2003 et financé par la Fondation de BAnQ depuis 2010, le Programme de soutien à la recherche est désormais bien connu de la communauté universitaire. Depuis cinq ans, on observe une importante hausse du nombre de candidatures, tous concours confondus. La quantité de dossiers reçus est en effet passée de 38, en 2009, à 66, l'an dernier. Les données montrent aussi que, depuis 2011, le nombre de candidats provenant de l'extérieur des grands centres, soit Montréal et Québec, croît rapidement. Cette augmentation se reflète parmi les lauréats de bourses de maîtrise et de doctorat, puisqu'en 2008 un seul boursier provenait d'une université située en région (l'Université de Sherbrooke), alors que depuis 2009, le nombre des boursiers de cette université et de l'Université du Québec à Trois-Rivières est monté à sept.

En outre, on observe que les candidats et les lauréats proviennent de champs disciplinaires de plus en plus variés. Si la majorité des chercheurs mènent des projets en littérature et en histoire, le nombre d'étudiants en anthropologie, en bibliothéconomie et en sciences de l'information, en communications, en histoire de l'art, en histoire du livre, en linguistique, en musique, en sciences politiques et en sociologie croît d'année en année. La popularité de nos bourses est certes due aux campagnes de promotion et à la notoriété acquise par le Programme depuis 11 ans, mais aussi aux jurés universitaires, qui se sont avérés d'excellents ambassadeurs.

LAURÉATS ET PROJETS

Cette année, 10 lauréats ont reçu une bourse. Parmi ceux-ci, trois étudient à l'Université McGill : **Francis Lord** et **Laura Risk** ont reçu une bourse de doctorat chacun, le premier pour son projet sur le droit d'auteur et la deuxième pour sa recherche sur les trajectoires de la musique traditionnelle instrumentale québécoise, alors que **Francis Loranger** a obtenu la bourse de recherche sur les lettres, l'histoire et la pensée modernes pour son projet sur la topique militaire dans le roman libertin du XVIIIe siècle.

Stéphanie Bernier, de l'Université de Sherbrooke, a reçu une bourse de doctorat pour son projet sur le mentorat littéraire de Louis Dantin. **Majela Guzmán Gómez,** de l'Université de Montréal, s'est vu remettre la bourse de recherche sur un sujet lié à la bibliothéconomie et à l'archivistique grâce à son étude des pratiques de lecture des immigrants récemment arrivés au Québec.

Deux étudiantes ont obtenu une bourse de maîtrise : **Katéri Lalancette,** de l'Université Laval, pour sa recherche sur les irrégularités survenues lors des élections tenues au Québec entre 1841 et 1886, et **Marie-Noëlle Lavertu,** de l'Université du Québec à Trois-Rivières, pour son projet sur les écrits du critique de théâtre Henri Letondal. Enfin, trois chercheurs de l'extérieur du Québec ont pu profiter d'une bourse de séjour de recherche : **Nicolas Douay,** de l'Université Paris Diderot, pour son projet sur l'histoire de l'aménagement du Grand Montréal depuis les années 1940 ; **Robert Englebert,** de l'Université de la Saskatchewan, qui travaille sur les réseaux commerciaux autour du marchand Gabriel Cerré au XVIIIe siècle ; **Marcel Olscamp,** de l'Université d'Ottawa, pour son édition de la correspondance entre Jacques Ferron et Jean Marcel entre 1965 et 1985. ■

Règlement complet du programme : banq.qc.ca/psr.

FONDATION DE BAnQ

Des **nouvelles de la Fondation** de BAnQ

par **Ghislain Roussel**, secrétaire-trésorier, Fondation de BAnQ

DONATEURS ORGANISATIONS

- Les Amis de BAnQ
- Banque Nationale
- BUSAC Immobilier
- Caisse de dépôt et placement du Québec
- Cercle canadien de Montréal
- Domtar
- Fondation Alcoa
- Fondation J. A. DeSève
- Fondation Desjardins
- Fondation Jeunesse-Vie
- Fondation Molson
- Fondation Roaster's
- Gaz Métro
- Groupe Banque TD
- Intact Corporation financière
- Mondoni
- Pomerleau
- Power Corporation du Canada
- Québecor
- RBC Banque Royale
- Rio Tinto Alcan
- RNC Media
- Société historique Alphonse-Desjardins
- TransForce Inc.
- Warner Bros.
- Un donateur majeur anonyme

Au cours des deux dernières années, la Fondation de BAnQ s'est consacrée à la planification et à la mise en œuvre de sa première campagne de financement. Depuis le lancement de la phase publique de la campagne, en avril dernier, un montant de 800 000 $ s'est ajouté aux sommes amassées, ce qui porte celles-ci à un total de 3,1 M $. Une belle enveloppe pour financer des projets en appui à BAnQ dans la réalisation de ses divers mandats!

UNE ÉTAPE IMPORTANTE VIENT D'ÊTRE FRANCHIE

Depuis le 20 juin dernier, la Fondation de BAnQ est officiellement certifiée « organisme de bienfaisance ». Elle a en effet demandé et obtenu, auprès du Bureau de la normalisation du Québec, la certification attestant sa conformité à la norme CAN/BNQ 9700-340 (2012). Cette norme établit les exigences que les organismes de bienfaisance doivent respecter en matière de gouvernance, de saines pratiques de gestion et de transparence. La Fondation de BAnQ est d'autant plus fière de cette certification qu'elle est le premier organisme québécois de bienfaisance à l'avoir obtenue, suivi de peu par la Fondation HEC Montréal.

NOUVELLES RÈGLES DE GOUVERNANCE

La Fondation a tenu son assemblée annuelle le 29 mai dernier. Elle a alors reconduit pour deux ans le mandat de ses administrateurs et dirigeants. Ceux-ci ont approuvé le budget de l'année 2014-2015, les états financiers de l'année 2013-2014 et la planification stratégique. La Fondation a en outre tenu deux réunions de son conseil d'administration cet automne, les 3 septembre et 23 octobre.

La démarche de certification a incité les dirigeants de la Fondation à réviser les règles de gouvernance de l'organisme afin de les élever au rang des meilleures pratiques philanthropiques. De concert avec BAnQ, ils ont revu le corpus réglementaire, conçu de nouvelles politiques et établi des mesures visant à structurer davantage la gestion et le suivi des dons et des projets. Politiques, règlements et nouvelles modalités ont été discutés et approuvés lors des réunions du conseil d'administration. Tous les documents officiels ont été ou seront versés sous peu sur le site officiel de la Fondation, qui héberge l'ensemble de l'information sur ses activités et réalisations (banq.qc.ca/fondation).

Les dirigeants de la Fondation ont accueilli la nouvelle présidente-directrice générale de BAnQ, Christiane Barbe, au sein du conseil d'administration lors de la réunion du 3 septembre. Ils ont profité de l'occasion pour souligner la contribution exceptionnelle de Guy Berthiaume à la campagne de financement 2013-2018. Ils remercient en outre Sébastien Bélair, Lucien Bouchard et Louis Vachon pour leurs dons personnels importants. ■

Deux exemples de projets soutenus par la Fondation.

▷ L'Heure du conte TD – Grâce au don du Groupe Banque TD, cette activité est proposée en sept langues autres que le français aux jeunes de 13 ans et moins, et ce, depuis 2013.

▷▷ Centre jeunesse de Montréal – Grâce à un don des Amis de BAnQ, depuis janvier 2013, une bibliothécaire se rend chaque semaine dans un des centres jeunesse de Montréal. Ses animations donnent le goût de la lecture à des garçons de 6 à 12 ans. Suggestions de lecture préparées par les participants au projet.

D'art et de culture

Territoires de Tremblay

par **Éric Fontaine,** rédacteur-réviseur à la Direction de la programmation culturelle, BAnQ Vieux-Montréal

Non seulement l'art de Michel Tremblay a bouleversé le théâtre et la littérature du Québec, il a également eu des répercussions sur la société. Présentés à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque en complément à l'exposition *L'Univers de Michel Tremblay* et dans le cadre de l'année thématique Territoires à BAnQ, les quatre entretiens de la série *Territoires de Tremblay* s'intéressent aux liens entre l'œuvre de Tremblay et la collectivité d'où elle a jailli. Paul Lefebvre, conseiller dramaturgique au Centre des auteurs dramatiques, est à la fois concepteur et animateur de cette série.

L'EFFET *BELLES-SŒURS*

Le mardi 14 octobre dernier, en compagnie du dramaturge et écrivain René-Daniel Dubois, Paul Lefebvre s'est penché sur la place que la langue populaire a peu à peu prise aux côtés du français dit international à la radio, à la télévision et dans l'espace public dans la foulée de la création des *Belles-sœurs* en 1968 : « Toute une partie de la population, qui n'osait pas auparavant prendre la parole et à qui on la refusait, a pu commencer à se faire entendre », a expliqué M. Lefebvre. L'entretien a été ponctué d'extraits de la pièce lus par la comédienne Debbie Lynch-White, connue du public sous les traits de Nancy « Nazie » Prévost dans la télésérie *Unité 9*.

LA TRAVERSÉE DES TRAVESTIS

Le mardi 9 décembre, Paul Lefebvre s'entretiendra avec Michel Dorais, sociologue de la sexualité et professeur titulaire à l'Université Laval, au sujet du travestisme dans l'œuvre de Tremblay. Elles sont les grandes stars de son univers : la Duchesse de Langeais, Sandra et Hosanna. Or, ces « *elles* » sont aussi des « *ils* », des travestis dont les identités multiples s'emboîtent les unes dans les autres comme des poupées russes. « Ces personnages, comme on l'a dit parfois, ne sont-ils que des symboles de l'ambiguïté identitaire des Québécois ? se demande Paul Lefebvre. Ont-ils contribué à faire du Québec une collectivité plus tolérante envers ses minorités sexuelles ? » Voilà deux des questions qui seront abordées lors de cet entretien qui profitera également de la participation de l'auteur et comédien Simon Boulerice.

LE « DUO DYNAMIQUE »

Le 17 mars 2015, en compagnie de l'essayiste et critique de théâtre Robert Lévesque, Paul Lefebvre explorera la collaboration du tandem Michel Tremblay et André Brassard. Pendant plus de 35 ans, que ce soit au Théâtre du Rideau Vert, au Théâtre de Quat'Sous, au Théâtre du Nouveau Monde ou avec la Compagnie Jean-Duceppe, le metteur en scène André Brassard a créé les pièces de Michel Tremblay. « Or, en quoi le regard d'André Brassard a-t-il défini l'image que nous avons de l'univers de Michel Tremblay ? se demande Paul Lefebvre. Comment la quête artistique de l'un se reflétait-elle dans celle de l'autre ?

Partageaient-ils une même vision du théâtre, une même idée de la condition humaine ? » On sait que lors de la création *d'Albertine, en cinq temps*, Brassard a coupé cette réplique : « Ça sert à rien de vivre. » En quoi les divergences entre l'auteur et le metteur en scène ont-elles été, finalement, fécondes ? La comédienne Debbie Lynch-White sera de nouveau de la partie.

OÙ EST MICHEL ?

Enfin, le 19 mai 2015, avec le concours de Dominique Lafon, professeure émérite au Département de théâtre de l'Université d'Ottawa, la série cherchera la part autobiographique dans l'œuvre de Tremblay. Dans ses pièces comme dans ses romans et ses récits, Tremblay ne cesse de suggérer au lecteur ou au spectateur des pistes qu'il s'empresse ensuite de brouiller. « Cela commence dans *En pièces détachées*, explique Paul Lefebvre, où il est question d'un petit Michel, l'enfant d'une certaine madame Tremblay… Et dans *Damnée Manon, sacrée Sandra*, qu'est-ce que veut nous indiquer le travesti Sandra lorsqu'il révèle qu'il a été "inventé par Michel" ? L'enfant de la Grosse Femme, est-ce bien Jean-Marc ? Et ce Jean-Marc, que partage-t-il avec l'auteur qui signe les livres dans lesquels il apparaît ? » Simon Boulerice ponctuera de nouveau l'entretien d'extraits des œuvres citées. ■

△ De gauche à droite, André Brassard, metteur en scène, Yvette Brind'Amour, directrice artistique du Théâtre du Rideau Vert, et Michel Tremblay, auteur, sur le plateau de la deuxième reprise des *Belles-sœurs*, 1971.

◁ De gauche à droite, Benoît Brière et Normand D'Amour, dans *Hosanna*, de Michel Tremblay, mise en scène de Serge Denoncourt, Théâtre du Nouveau Monde, 2006.

Comptes rendus de lectures

par **Simon Mayer, Ariane Chalifoux** et **Marie-Line Champoux-Lemay,** bibliothécaires, Grande Bibliothèque

BRENDA DUNN-LARDEAU (DIR.)
Catalogue des imprimés des XVe et XVIe siècles dans les collections de l'Université du Québec à Montréal
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2013 • ISBN 978 2 7605 3732 3

Cet ouvrage collectif, publié à l'initiative du Groupe de recherche multidisciplinaire de Montréal sur les livres anciens, est l'aboutissement d'une série de mises en valeur de la collection de livres anciens de l'UQAM. La sélection de 66 titres provient en grande partie d'un legs des jésuites de l'ancien Collège Sainte-Marie. Elle témoigne du rôle central joué par la compagnie dans la contre-réforme et reflète l'attachement de la communauté à la civilisation de l'Antiquité, à la Renaissance et à l'exploration du monde.

Une reproduction couleur de la page de titre de chaque ouvrage permet d'admirer le soin porté aux détails lors des débuts de l'imprimerie, alors qu'une description matérielle extensive offre une information de qualité au bibliophile. À ranger parmi les beaux livres humanistes. **SM**

ISABELLE ARSENAULT ET AUTRES
La Pastèque – 15 ans d'édition
Montréal, Les Éditions de la Pastèque, 2013 • ISBN 978 2 923841 48 9

À l'occasion du 15e anniversaire des éditions La Pastèque, le Musée des beaux-arts de Montréal a présenté une exposition pour laquelle 15 bédéistes ont accepté de réinterpréter une œuvre de leur choix. Ce catalogue permet de découvrir ou de redécouvrir côte à côte les œuvres du musée qui ont inspiré les planches créées par les illustrateurs et celles-ci. En plus de ce projet original, le livre souligne l'apport de La Pastèque au sein de l'édition du neuvième art au Québec. On y dresse le portrait d'une maison d'édition riche, audacieuse et visionnaire. Le lecteur y trouvera des archives, des illustrations, une liste des prix et des nominations obtenus, ainsi que des textes de collaborateurs qui témoignent des aventures des artisans à l'origine de cette maison d'édition.

Ce livre indispensable aux amoureux de la bande dessinée québécoise nous offre une belle occasion de parcourir le travail de créateurs passionnés. **AC**

ALBERTO MANGUEL
Le voyageur et la tour – Le lecteur comme métaphore
traduction de l'anglais par Christine Le Bœuf, Arles / Montréal, Actes Sud / Leméac, coll. « Lettres anglo-américaines », 2013 • ISBN 978 2 330 02443 7 (Actes Sud) / 978 2 7609 1268 7 (Leméac)

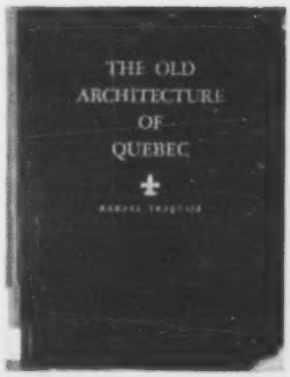
Dans son plus récent essai, Alberto Manguel retrace les origines sociologiques et les manifestations littéraires de trois grandes métaphores de la figure du lecteur. On découvre d'abord les multiples facettes de l'image fondatrice du lecteur en voyageur pour qui la lecture est une façon d'explorer et de comprendre le monde. Suivent les représentations traditionnellement péjoratives, mais non moins fascinantes, du lecteur reclus dans sa tour d'ivoire ainsi que du rat de bibliothèque, un dévoreur de livres pourtant imperméable au savoir.

Bien qu'apparues à différents moments dans le temps, ces métaphores qui perdurent aujourd'hui ne s'excluent pas les unes les autres. L'auteur nous montre à quel point elles font partie de l'imaginaire collectif qui les a façonnées et comment elles témoignent de l'importance universelle de la représentation par le langage. **MLCL**

Le cabinet des curiosités

Le Québec ancien de Ramsay Traquair

par **Simon Mayer**, bibliothécaire à la Collection nationale, Grande Bibliothèque



△ Ramsay Traquair, *The Old Architecture of Quebec – A Study of the Buildings Erected in New France from the Earliest Explorers to the Middle of the Nineteenth Century*, Toronto, Macmillan Company of Canada, 1947, 324 p.

En 1913, le jeune architecte écossais Ramsay Traquair accepte un poste de professeur à l'École d'architecture de l'Université McGill. Alors spécialiste de l'architecture byzantine, il consacrera le reste de sa carrière à l'enseignement et, à partir de 1920, à l'étude de l'architecture traditionnelle québécoise, dans laquelle il découvre une architecture originale, qu'il qualifie d'authentiquement canadienne.

Les travaux du professeur Traquair, dont *The Old Architecture of Quebec* représente la somme, font l'objet de nombreux articles publiés dans les revues d'architecture au cours des années 1920 et 1930. Ils prennent assise sur un rigoureux travail d'inventaire incluant des photographies, des dessins, des relevés et des coupes, qui sont réalisés par le professeur, des collègues et des étudiants, et dont les archives sont conservées à l'Université McGill. Son adjoint Antoine G. Neilson, descendant de la famille des imprimeurs du XIX^e^ siècle, l'historien E. R. Adair et l'anthropologue Marius Barbeau sont ses principaux collaborateurs.

DES ORIGINES À 1850

L'ouvrage puise dans cet inventaire pour accompagner les propos de l'auteur de pas moins de 179 illustrations de résidences et d'édifices religieux[1]. En plus de traiter de l'architecture proprement dite, Ramsay Traquair consacre plusieurs chapitres au travail du bois. Il s'intéresse principalement à la menuiserie décorative des vieilles églises catholiques, jusqu'à leurs plus fines moulures. Les artisans et les écoles qui ont su entretenir et adapter les formes de la Renaissance française et de la Nouvelle-France y trouvent une grande place, comme les Baillairgé et les Levasseur, ainsi que l'École des arts et métiers fondée par Monseigneur de Laval à Québec et l'atelier de Louis Quévillon dans la région montréalaise.

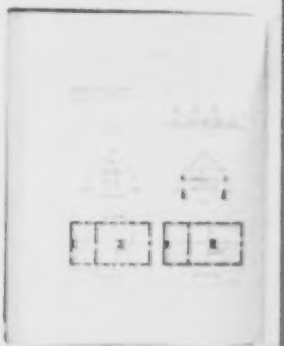
INFLUENCE ET RECONNAISSANCE

Ramsay Traquair a contribué au dévoilement et à la diffusion des connaissances sur le travail des architectes et des artisans de la Nouvelle-France et n'est pas étranger à l'apparition de multiples commandes de clients fortunés pour l'érection, dans les années 1920 et 1930, de résidences au style inspiré de l'esprit traditionnel québécois.

Traquair est apprécié des milieux intellectuels canadiens-français. Une conférence portant sur l'architecture nationale donnée en 1934 au congrès annuel de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS) obtient un fort retentissement médiatique. En 1948, peu après la parution de son livre *The Old Architecture of Quebec*, il reçoit un doctorat honorifique de l'Université de Montréal. L'ouvrage n'est malheureusement toujours pas traduit en français à ce jour. ■

1. Voir France Vanlaethem, « Modernité et régionalisme dans l'architecture au Québec : Du nationalisme canadien de Percy E. Nobbs au nationalisme canadien-français des années 1940 », dans Luc Noppen (dir.), *Architecture, forme urbaine et identité collective*, Sillery, Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers du CÉLAT », 1995, p. 157-178.

△ « The Ursuline Convent, Quebec. The Stair of St. Augustine », p. 98.



△ « Manoir Couillard-Dupuis, Montmagny, Quebec, 1774 », p. 72.

△ « On the Montmorency Road », « The Bouthillier House, Anse au Griffon », p. 58.

△ « The Church of the Visitation at Sault au Recollet », p. 162.

Coup d'œil
sur les acquisitions patrimoniales

par **Daniel Chouinard,** bibliothécaire aux acquisitions des collections patrimoniales, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie, et **Hélène Fortier,** archiviste-coordonnatrice, BAnQ Vieux-Montréal, avec la collaboration de **Sophie Morel,** archiviste-coordonnatrice, BAnQ Trois-Rivières, de **Donald O'Farrell,** archiviste-coordonnateur, BAnQ Rimouski, de **Lynda Corcoran,** archiviste, BAnQ Québec, de **Stefán Ketseti,** bibliothécaire responsable des imprimés anciens, et de **Jean-François Palomino,** cartothécaire, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

Une Allemande au Canada

Fille d'un militaire prussien, Friederike Charlotte Louise von Massow (1746-1808) épouse en 1762 Friedrich Adolph von Riedesel (1738-1800), alors aide de camp du duc de Brunswick. Qui peut alors prédire jusqu'où la mènera son grand amour?

▽ Freifrau Friederike Charlotte Luise von Riedesel, *Die Berufs-Reise nach America* [...], Berlin, Bei Haude und Spener, 1800, 352 p.

En 1776, devenu major général, von Riedesel doit diriger des mercenaires allemands en Amérique du Nord, en soutien aux forces britanniques durant la guerre de l'Indépendance américaine. Avec ses enfants, sa femme le rejoint dans la colonie en 1777. Après un passage à Québec puis à Trois-Rivières, ceux-ci se rendent même au front où combat l'armée du major général John Bourgoyne. Von Massow devient ainsi un témoin rapproché des deux batailles de Saratoga (19 septembre et 7 octobre), dans l'État de New York.

À la suite de la capitulation de Bourgoyne et de l'accord signé le 17 octobre, von Riedesel est placé en captivité à Cambridge, au Massachusetts, d'abord, puis à Charlottesville, en Virginie. Sa famille l'accompagne. Durant ce séjour américain, les Riedesel rencontrent Lafayette et Jefferson. En 1778, l'officier allemand libéré, sa femme et ses enfants le suivent à New York, puis, en 1781, à Québec. De 1781 à 1783, le militaire est affecté à Sorel, où le gouverneur général Frederick Haldimand fait bâtir pour lui et ses proches la Maison des Gouverneurs. C'est là que, le 25 décembre 1781, le premier sapin (en fait, un pin) de Noël du Canada, voire de l'Amérique du Nord, est dressé à la demande de la baronne. Durant son séjour, celle-ci visite Québec et Montréal où elle observe les coutumes et les mœurs de la population, tout comme celles des Amérindiens. La famille retourne en Allemagne en 1783, à la fin de la guerre.

Ayant conservé son journal, de même que des lettres rédigées par elle et son ▶

mari en Amérique du Nord, von Massow en publie en 1800 une édition familiale, puis une édition publique, *Die Berufs-Reise nach America (Le voyage professionnel en Amérique)*, acquise récemment par BAnQ. Couvrant des événements allant du 22 février 1776 à la mi-septembre 1783, l'œuvre composée de lettres et de récits dans la langue de Goethe est publiée en hollandais en 1802, puis en anglais en 1827, en 1867 et en 1965. De l'auteure, on apprécie le style direct, honnête, rempli de fraîcheur, tout comme sa capacité d'être à l'écoute des autres, sa curiosité, sa culture, ses qualités d'hôtesse et de femme du monde, son courage et sa force de caractère. Il s'agit là d'un témoignage unique sur un amour indéfectible, sur la vie militaire et sur la société à une époque charnière de l'histoire. Ne reste plus qu'à en faire la traduction en français!

▷ Portrait de Françoise Larochelle-Roy, 5 février 1968. BAnQ Québec, fonds Françoise Larochelle-Roy (P970, S1, SS1, D5, P1). Photo : Photographes Kodi.

À cœur ouvert avec Françoise Larochelle-Roy

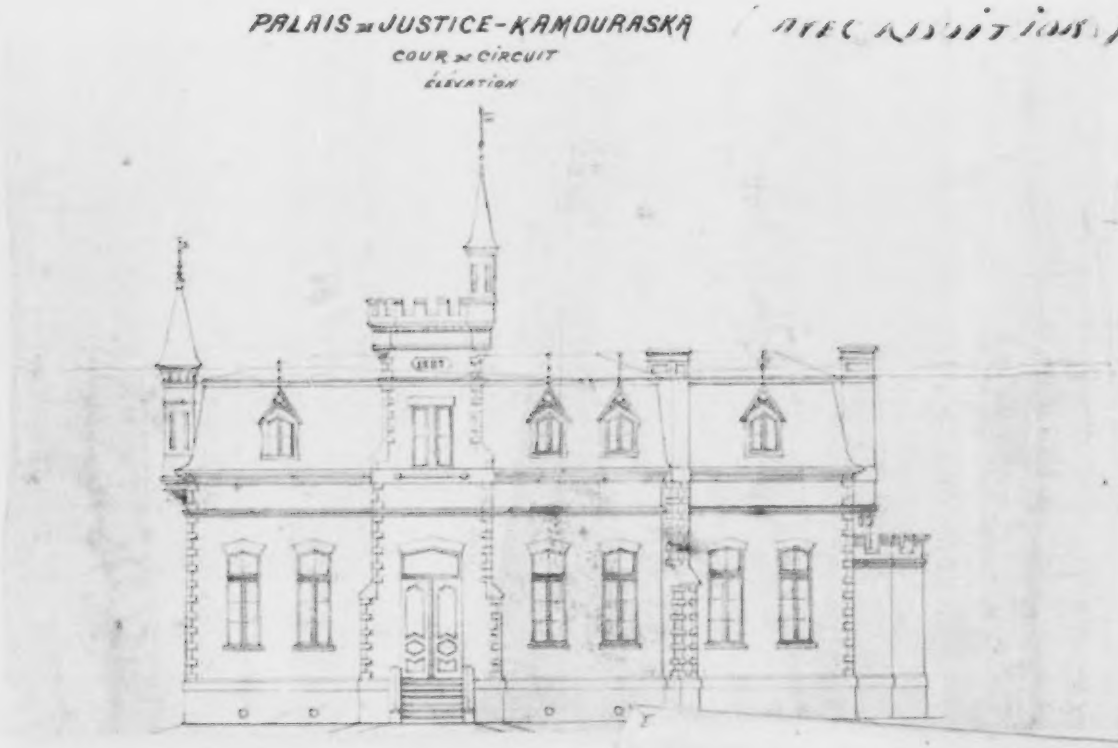
BAnQ a fait l'acquisition du fonds Françoise Larochelle-Roy, personnalité incontournable du monde de la radio dans la Vieille Capitale. Née à Québec le 9 mars 1917 et décédée le 31 mars 2011, Françoise Larochelle-Roy était l'aînée d'une famille de huit enfants dont le père, Émile, était professeur de chant. Élevée dans un milieu musical, la jeune Françoise suit des cours de chant classique. Dès 1939, elle fait carrière dans la chanson à Québec, dans le Trio Larochelle, aux côtés de son père et de son frère aîné, interprétant des chansonnettes françaises durant six ans à la radio de CKCV.

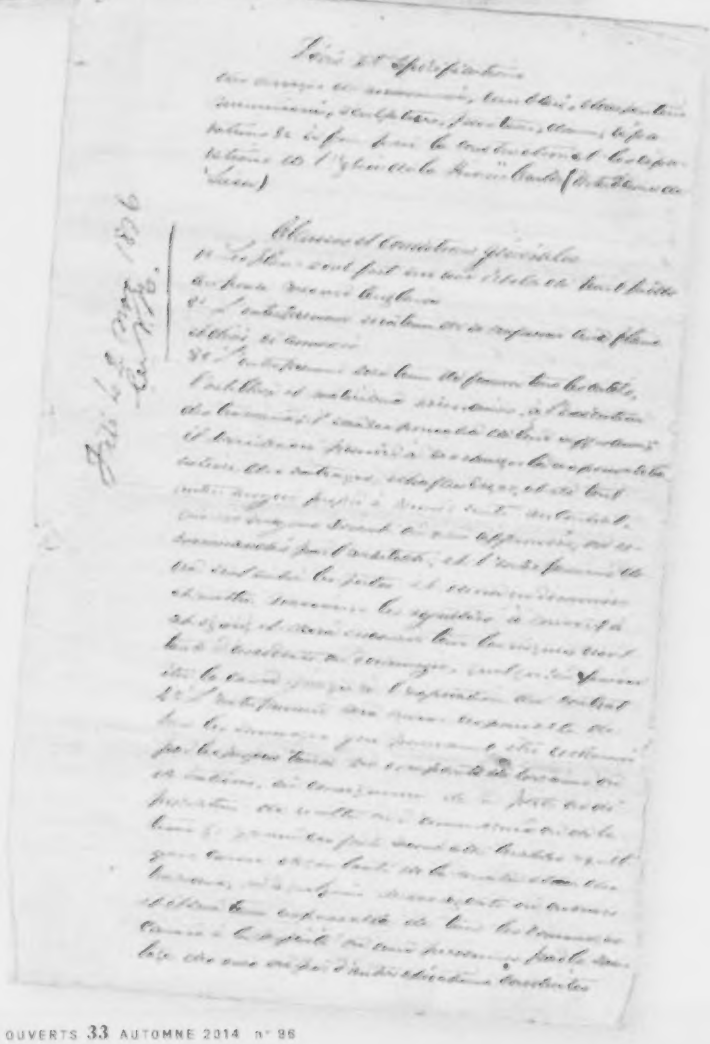
Entre 1948 et 1964, on la retrouve à la direction des pages féminines, puis critique musicale au quotidien *L'Action catholique*. À partir de 1966, elle anime une chronique radiophonique quotidienne intitulée *À cœur ouvert* sur les ondes de CHRC. Cette tribune radiophonique jouit d'une grande faveur dans la région de la capitale pendant près de 20 ans et joue un rôle d'éducation populaire auprès de ses fidèles auditrices.

Françoise Larochelle-Roy a marqué l'histoire de la radio à sa manière. Les documents qui composent le fonds sont de véritables témoins de l'art lyrique à la radio de Québec, des communications écrites et parlées de l'époque d'après-guerre et du journalisme féminin.

Le fonds (P970), qui sera conservé à BAnQ Québec, est composé de documents textuels tels que correspondance, dossiers thématiques, critiques de spectacles et coupures de presse qui illustrent diverses activités de l'animatrice et chanteuse, ainsi que de notes manuscrites, de photographies et de bobines d'enregistrement. Une vingtaine de documents sonores contiennent les chroniques radiophoniques diffusées sur les ondes de CHRC.

L'ensemble présente un intérêt pour la recherche reliée à l'histoire de la radio, notamment celle de la station CHRC à Québec, au journalisme au féminin, ainsi qu'à l'histoire du mouvement d'émancipation de la femme avant et après la Seconde Guerre mondiale.





△ *Palais de justice – Kamouraska. Cour de circuit. Élévation avec addition*, n° 6544, 1888. BAnQ Rimouski, fonds François Soucy (P57).

▷ Devis et spécifications concernant l'église de Rivière-Ouelle, 3 mars 1876. BAnQ Rimouski, fonds David Ouellet (P56).

David Ouellet, architecte, et François Soucy, constructeur

Coup sur coup, BAnQ a fait l'acquisition de deux importants fonds d'archives ayant trait au patrimoine bâti. Le fonds David Ouellet (P56) porte sur cet architecte réputé du XIX^e^ siècle qui a notamment œuvré au Bas Saint Laurent dans des projets de construction et de rénovation d'églises ou de presbytères. Il couvre la période allant de 1876 à 1896. Le fonds François Soucy (P57) est consacré à un constructeur artisan qui a œuvré conjointement avec l'architecte Ouellet et porte sur la période allant de 1859 à 1900. François Soucy a également réalisé des projets de construction de bâtiments publics, de gares ferroviaires et de ponts.

Ces documents témoignent de façon unique de la carrière de deux acteurs importants dans le domaine de la construction au Québec au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Les fonds sont conservés à BAnQ Rimouski. ▶

△ Philippe Buache, *Carte des nouvelles découvertes entre la partie orient[a]le de l'Asie et l'occid[enta]le de l'Amérique*, carte géographique, 22 x 32 cm, Paris, chez l'auteur, 1753.

Cartographie d'une obsession

L'idée de passer de l'Atlantique au Pacifique en contournant le continent américain par le nord a obsédé les Européens dès la fin du XV^e^ siècle. Effectuée aussi bien à partir de l'Atlantique que du Pacifique Nord, la recherche du passage du Nord-Ouest a duré plus de quatre siècles, depuis la première tentative par Jean Cabot pour le compte de l'Angleterre en 1497 jusqu'à la réussite du Norvégien Roald Amundsen en 1906 en passant par la tragique disparition de John Franklin et de ses 128 hommes au cours d'une expédition entreprise en 1845.

Longue d'environ 1450 km depuis le nord de l'île de Baffin jusqu'à la mer de Beaufort, cette route difficile, coûteuse et périlleuse – on estime qu'il faut y éviter plus de 50 000 icebergs pouvant atteindre 90 m de hauteur – présente toutefois l'avantage non négligeable d'avoir 7000 km de moins que le trajet qui passe par le canal de Panama depuis 1914.

Ces nombreuses explorations ont donné lieu à une abondante production cartographique. BAnQ a eu le plaisir d'acquérir récemment un ensemble très rare de six cartes réalisées en 1752 pour l'ouvrage du géographe français Philippe Buache (1700-1773) intitulé *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la grande mer*, qui fut l'objet de diverses éditions dans les années 1750. Buache, géographe du roi et membre de l'Académie royale des sciences, y présente une vision, largement hypothétique en raison du manque de données fiables issues d'observations directes, de la géographie du Pacifique Nord et de la partie nord-ouest de

l'Amérique. Ces cartes illustrent notamment l'idée qu'il existerait une gigantesque mer de l'Ouest enclavée dans le continent, à laquelle le passage du Nord-Ouest donnerait accès, une théorie d'abord élaborée par son oncle, l'illustre géographe Guillaume Delisle (1675-1726). Même si elles sont erronées, ces hypothèses témoignent de façon éloquente des inévitables tâtonnements menant aux grandes découvertes et montrent que la France n'entendait pas laisser le monopole de ces explorations à l'Angleterre.

Plus de cinq siècles après avoir enfiévré l'imagination de la plupart des puissances maritimes européennes, le passage du Nord-Ouest pourrait maintenant retrouver une troublante actualité en raison de l'accroissement du trafic maritime engendré par la mondialisation et du réchauffement climatique anticipé pour le siècle à venir.

40 ans d'activités féminines

En juillet dernier, BAnQ a acquis les archives de L'Accueil féminin (P144), un organisme de Trois-Rivières ayant pour mission d'organiser pour les femmes des activités d'intérêt éducatif et culturel.

Tout a débuté grâce à Marie-Paul Dussault, qui souhaitait fonder un organisme destiné aux femmes de Trois-Rivières. À son grand étonnement, parmi les 300 femmes rejointes par téléphone à l'été 1969, 189 étaient présentes au premier souper tenu le 21 janvier 1970. Au cours des 40 dernières années, L'Accueil féminin a organisé des soupers conférences, des défilés de mode, des voyages de groupe, etc. Il a aussi publié des bulletins et des agendas à l'intention de ses membres.

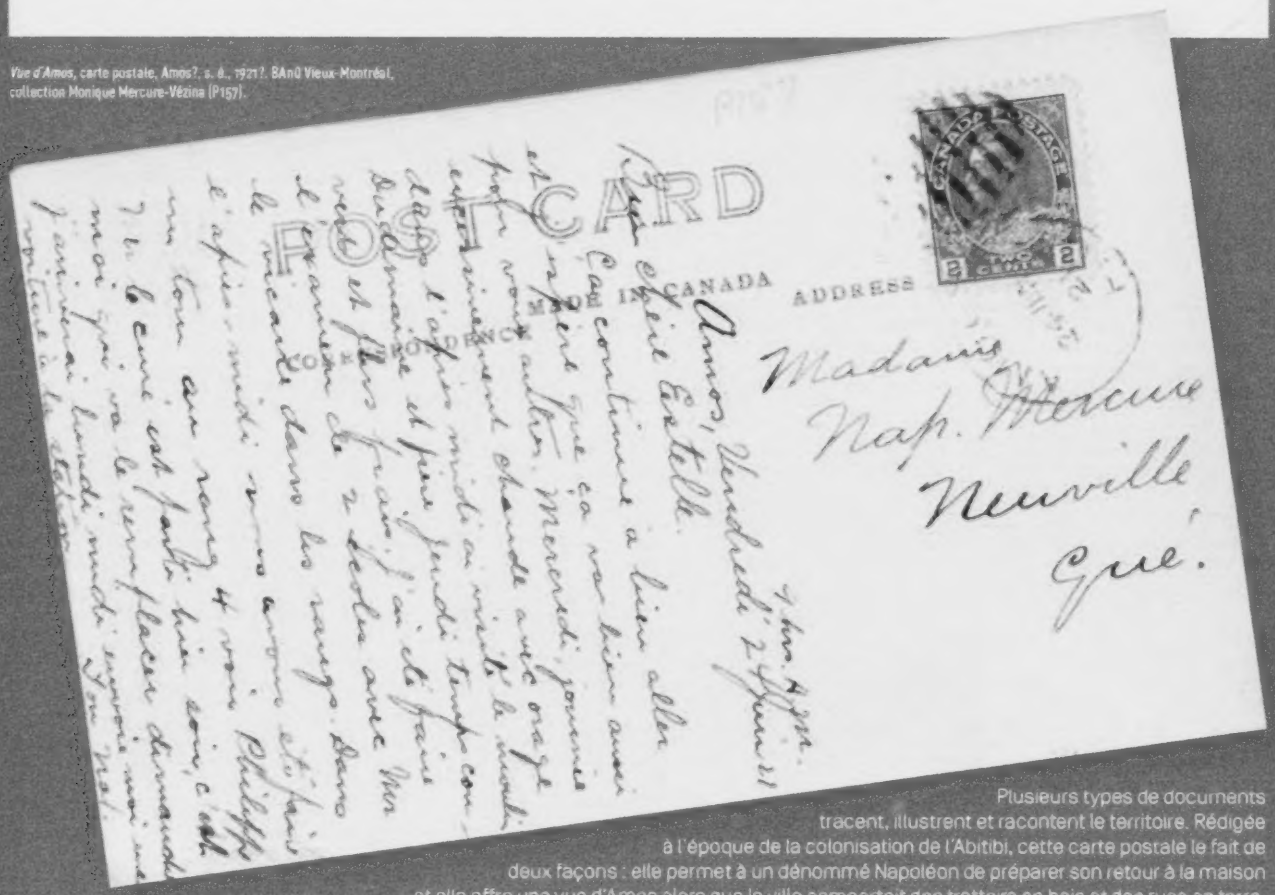
Le fonds se compose de documents datant de la création de l'organisme jusqu'en 2014. On y trouve entre autres les documents constitutifs, les procès-verbaux, les états financiers, les grands livres, les listes de membres, le bulletin des membres, les agendas et des albums souvenirs. Le fonds est conservé à BAnQ Trois-Rivières. ■

▷ Bulletin des membres, décembre 1979. BAnQ Trois-Rivières, fonds L'Accueil féminin inc. (P144).

LA PROGRAMMATION CULTURELLE DE BAnQ

Chaque saison, BAnQ offre au public de nombreuses activités culturelles à la Grande Bibliothèque ainsi que dans ses 11 centres répartis sur le territoire du Québec. Expositions, conférences, lectures publiques, heure du conte... il y en a pour tous les goûts et pour tous les âges.
Pour les détails, consultez le *Calendrier des activités*, disponible sur papier dans tous les édifices de BAnQ et dans de nombreux lieux culturels, ainsi qu'en version PDF à banq.qc.ca.
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Vue d'Amos, carte postale, Amos?, s. é., 1921?. BAnQ Vieux-Montréal, collection Monique Mercure-Vézina (P157).



Plusieurs types de documents tracent, illustrent et racontent le territoire. Rédigée à l'époque de la colonisation de l'Abitibi, cette carte postale le fait de deux façons : elle permet à un dénommé Napoléon de préparer son retour à la maison et elle offre une vue d'Amos alors que la ville comportait des trottoirs en bois et des rues en terre.